

5ième ANNÉE No 47

5 CENTS

Les ennemis de la LIBERTÉ n'ont pas droit à la LIBERTÉ!

LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

1er août 1942

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien — Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal Case postale 20, Station "N" — Tél. \*PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

Manque d'imagination et de culture à C.B.C.

"La Marseillaise"

par Henry TORRÈS

Discours prononcé par l'éminent avocat français à l'occasion de la manifestation organisée le 14 juillet 1942 à "Manhattan Center" par "France Forever" pour la commémoration de la prise de la Bastille et du 150e anniversaire de "La Marseillaise"

(Exclusivité du "JOUR")

Monsieur le Ministre de l'Intérieur du Gouvernement des Etats-Unis, Messieurs les Représentants des Nations Unies, Monsieur le Chairman, Mesdames, Messieurs,

Dans une date, le 14 juillet, et dans un chant, la Marseillaise, la France célèbre son histoire et rend compte de sa mission. La cérémonie de ce soir nous entendons, nous, qu'elle ne se déroule pas dans la gêne équivoque de la honte et de l'humiliation.

De la prise de la Bastille et de la Marseillaise, nous entendons retentir tout ce qu'elles comportent de force exaltante pour nos volontés et nos espérances.

Carlyle, chantant l'épopée de la Marseillaise s'écrie: "En avant, Français qui avez des coeurs dans vos poitrines. Vociférez de toutes vos gorges de cartilage et de métal. O vous, fils de la liberté! L'heure a sonné!" Nous pensons que nous sommes toujours les fils de la liberté et que l'heure sonnera bientôt pour la France.

Trois ans après la prise de la Bastille, et quelques semaines après qu'à Strasbourg, dans une modeste chambre derrière la cathédrale, la déesse mystérieuse de l'inspiration fût venue toucher du doigt le front studieux d'un jeune officier, Claude Rouget de l'Isle, nos armées remportaient sur les Impériaux la victoire de Valmy. Et, dans les rangs de l'armée ennemie, le plus grand poète allemand, Goethe, écrivait: "De ce jour, en ce lieu, date une ère nouvelle dans l'histoire du monde." Nous ne pensons point que cette ère soit close pour notre pays et qu'il convienne de sceller sur nos glorieuses annales la lourde pierre du tombeau.

Nous rejetons le complexe vichyssois d'asservissement et de prostration, cette débauche ignominieuse de contrition et d'agenouillement, cette atroce mystique de l'expiation. Nous restons fidèles à la mystique de l'effort accepté, du sacrifice consenti, de la foi jurée, de la parole tenue.

Et quel crime expierait donc la France? Celui d'avoir été trop généreuse, de ne pas avoir abusé de sa victoire sur l'Allemagne au point de dédaigner même d'en user.

Nous qui ne voulions ni annexions, ni conquêtes, et qui nous refusions à envisager d'autre guerre qu'une guerre défensive,

Avec le sourire

Ligue pour la Décence du Canada

Nous ignorons quels sont les auteurs des "sourires" que l'on va lire, mais voici comment ces "sourires" sont parvenus en nos mains: Un de nos lecteurs, habitant Bordeaux, alors qu'il revenait de son travail par les rues de cette localité, ramassa une petite enveloppe brune, placée en évidence sur le trottoir. Cette enveloppe, faite à la main, minutieusement découpée, portait au recto: "Enveloppe de Paye", ceci évidemment afin d'attirer l'attention du passant.

Les personnes qui, à l'instar de notre lecteur, ont ramassé de semblables enveloppes, répandues en quantité dans Bordeaux d'après ce que nous avons depuis appris, ont trouvé à l'intérieur d'icelles, au lieu de papier-monnaie, une série de petits feuillets imprimés. En somme, les papillons des Fleurs du Mal, comme on le constatera à leur lecture:

— AVIS — Si l'autorité civile avait plus de tête et de "conscience" surtout! Elle condamnerait aussi sévèrement pour le public, les PLAGES MIXTES que les VESPASIENNES MIXTES. Si dans ce dernier cas, la morale et l'hygiène physique et morale l'emportent; dans le premier cas, la contagion morbide du SCANDALE public est en train de façonner la terrible MEULE de MOULIN EVANGÉLIQUE qui bientôt fera faire à nos "législateurs LARVEUX" la suprême PLONGEON... à la plage mixte de la GEHENNE ETERNELLE.

ELECTEURS de ce COMTE Si vous ne voulez pas avoir le même triste sort que votre DEPUTE, vous êtes obligés, en conscience, de le forcer par des pétitions à défendre plus énergiquement, au PARLEMENT, les DROITS SACRÉS de la MORALE publique. Pensez à vos filles, à vos garçons et à vos jeunes enfants! Vous en répondrez! Ne vous groupez pas avec le TROUPEAU des scandaleux publicistes qui s'en vont "en gâmbadant" à la BOUCHERIE des châtiments diaboliques!

JEUNES FILLES EN BICYCLETTE! Que vous soyez la fille d'un juge, d'un avocat, d'un médecin, d'un

Dans son rapport, le Comité d'Enquête de la Radio reproche à C.B.C. de n'avoir pas travaillé suffisamment pour la cause de l'unité canadienne, de n'avoir pas fait échec à la propagande ennemie, de n'avoir pas eu recours à tous nos meilleurs talents et de manquer d'esprit de coordination

LA LISTE NOIRE

L'article qui suit résume si bien l'idée de notre journal et de son directeur, sur la question radiophonique, qu'il nous dispense de publier intégralement, comme nous l'avions annoncé le 11 juillet, le texte sténographié du témoignage de M. Harvey devant le comité parlementaire de la radio. Ce texte couvre vingt-quatre pages imprimées du procès-verbal de la séance du 7 juillet. Quiconque voudrait en prendre connaissance, pourrait se le procurer en s'adressant au greffier du Comité, M. Antonio Plouffe, Chambre des Communes.

D'aucuns ont protesté violemment contre ce témoignage, mais personne, absolument personne, n'a pu l'affaiblir, car il s'appuyait sur des faits et des textes indéniables. L'un des principaux intéressés a cru traiter M. Harvey de menteur, mais quand il a voulu donner ses textes et contextes, il n'a fait que renforcer la position de notre directeur. Car les contextes loin de contredire les textes cités par M. Harvey, les aggravait au contraire.

Une discussion de ce genre ne doit pas se faire avec des injures, mais avec une raison éclairée et un coeur droit. Nous regrettons de dire que nos détracteurs se sont éloignés de cette ligne de conduite au point de manquer totalement de bon sens et de probité.

E.-Ch. HAMEL

A la lecture du rapport que vient de communiquer aux journaux le comité parlementaire de la radio, on constate sans peine que l'on a tenu compte de notre témoignage du 7 juillet, à Ottawa, ainsi que des divers articles écrits sur ce sujet, en notre journal, au cours des trois dernières années.

Exception faite des conseils d'ordre administratif ou technique, qui ne sont pas de notre ressort, les principales recommandations du rapport s'accordent pleinement avec les opinions que nous avons exprimées en plus d'une occasion. Les idées relatives aux émissions d'intérêt national, à la propagande de guerre et au choix des commentateurs sont celles-là mêmes que nous n'avons cessé de proclamer depuis le temps où, résignés à nous faire ostraciser par C.B.F. et à nous faire insulter chaque semaine par des feuilles intéressées matériellement à plaire aux distributeurs de la radio, nous avons décidé de réclamer des réformes.

«Les témoignages établissent clairement, dit le rapport que les réseaux français et anglais sont exploités sous une surveillance et suivant des principes entièrement distincts, en matière de programmes. Bien que des variations dans les programmes soient nécessaires et désirables, selon les régions et selon qu'ils sont réalisés en français ou en anglais, il ne faut pas oublier que le but de la Société est de présenter et de servir les intérêts de tout le Canada.»

Consciemment ou non, on a en effet pratiqué le nationalisme radiophonique. Les deux réseaux séparés — français et anglais — n'ont pas toujours tenu compte de l'existence l'un de l'autre. Pour cette raison sans doute, Radio-Canada n'a rien fait d'efficace pour établir l'harmonie entre les Canadiens d'origine différente et créer un véritable esprit national. Qu'on me permette de répéter ici ce que je disais au comité de la radio, à Ottawa, le 7 juillet dernier: «Quand fut établi la régie d'Etat sur la radio, nous espérons que le réseau nationalisé serait employé tout d'abord comme un instrument d'unification et d'éducation nationale. Plusieurs pensent que nous avons failli à cette tâche...

Tous les jours, nous sentons le besoin qu'ont tous les Canadiens de mieux s'entendre et mieux sympathiser entre eux. Des lors, je ne puis comprendre pourquoi les plus brillants et les plus talentueux de nos compatriotes, tant du côté anglais que du côté français, n'aient pas été requis de travailler à créer l'esprit canadien d'un océan à l'autre... L'histoire du Canada, celle du régime anglais comme celle du régime français, unie à l'histoire des Etats-Unis et de l'Angleterre, nous offre tant d'exemples de tolérance, de progrès, d'héroïsme et de fairplay, que ce devrait être une cause d'enthousiasme, en opposition avec la politique d'esclavage des puissances de broadcasts pour montrer aux Canadiens de langue française comment ils ont joui de toutes les libertés grâce aux institutions britanniques, et, sur le réseau anglais, on aurait dû insister davantage sur la

connaissance de la province de Québec, son histoire, sa langue, ses traditions... Les Canadiens de langue anglaise qui ont quelque chose à dire là-dessus devraient être appelés à faire aimer les Canadiens de langue française à leurs concitoyens, alors que les nôtres devraient en retour s'efforcer de faire aimer dans leur propre milieu les Canadiens d'une autre langue.»

Telle est, à notre sens, l'esprit qui doit animer notre réseau national. Un tel effort vers l'entente, vers la mutuelle compréhension, vaudrait mieux que les rivalités sourdes, entretenues sous prétexte de droits de race...

\*\*\*

Le comité recommande une réforme de la propagande de guerre: «Que la préparation des programmes, dit-il, tienne compte de la nécessité de contrarier toute influence que peuvent exercer les émissions ennemies. Cette tâche doit être étudiée par le Service de l'Information, en liaison avec la Société Radio-Canada. Les relations les plus étroites doivent exister entre le Service d'Information et la Société Radio-Canada, et les services correspondants des autres nations unies... Notre comité recommande la continuation des efforts en vue de la mise en commun des ressources des nations unies dans le domaine si important des idées.»

Dans notre témoignage du 7 juillet, nous avions dénoncé la faiblesse et l'indifférence de C.B.C. dans la diffusion des idées. Le réseau, du moins dans sa partie française, n'avait montré aucun zèle démocratique. Certaines de ses émissions avaient été confies parfois à des pro-fascistes et presque toujours à des réactionnaires notoires. Les esprits libéraux avaient été éliminés systématiquement de la propagande radiophonique.

Il n'y a pas de doute que la mise en commun des ressources idéologiques des nations unies peut guérir ce mal en grande partie. Ce ne serait pas suffisant: il faudrait aussi utiliser ceux des Canadiens qui veulent sincèrement le salut de nos libertés et de nos institutions et qui peuvent, par leur talent, faire échec à l'ennemi de l'intérieur. Le comité parle des émissions ennemies. Que ne parle-t-il des campagnes de défaitisme, de sabotage moral, que certains groupes ont entrepris au milieu de nous?

J'ai recommandé, dans mon témoignage, que la C.B.C. riposte immédiatement à la propagande ennemie. On ne l'a pas fait. Et comment pouvait-on le faire, quand Radio-Canada ne collaborait ni avec le Service de l'Information, ni avec les rares personnes qui pouvaient bien s'en acquitter?

\*\*\*

Au cours de la longue investigation qui vient de se terminer, le directeur adjoint de Radio-Canada s'était excusé de la pauvreté relative de nos émissions en se plaignant de l'insuffisance numérique des commentateurs et artistes à sa disposition. Le rapport recommande à C.B.C. de «présenter aux auditeurs la plus grande

(Suite à la page 5)

Jean-Charles HARVEY

L'heure viendra!

par E.-Ch. HAMEL

Il semble que les Alliés aient renoncé aux demi-mesures et qu'ils préfèrent, pour le moment, abandonner à leur sort les Russes, débordés sur le front oriental, plutôt que de tenter sur le continent européen une diversion limitée, donc inutile. Chacun ne peut que se réjouir que l'on n'envoie pas un nombre limité de divisions vers un désastre limité. Mais chacun doit également se demander avec quelque inquiétude ce qui se produira d'ici que les haut-commandements militaires anglais et américains se soient mis d'accord sur la date d'ouverture du deuxième front promis à Molotov.

Quoi qu'en puissent écrire tous les journalistes du monde, et de plus illustres que le signataire de ces lignes, et quoi qu'ils puissent dire en leurs harangues répétées tous les anciens ministres du cabinet britannique, il devient de plus en plus évident que ce deuxième front dont on a tant parlé, trop parlé, s'éloigne au lieu de se rapprocher.

Les autorités américaines ont commencé à préparer les esprits en ce sens, tentant de mettre une sourdine aux journaux qui réclamaient trop àrement l'ouverture du deuxième front. D'abord, l'administration des transports maritimes de guerre a annoncé que les Nations Unies perdraient plus de vaisseaux qu'elles n'en pouvaient construire; ensuite, l'Office d'information militaire a révélé que, depuis la déclaration de la guerre, les Américains ont perdu plus de 44.000 hommes. On saisit facilement tout ce que de telles nouvelles peuvent avoir de déprimant pour les Yankees accoutumés, par leurs "comic strips", à voir leurs surhommes abattre à poings nus des divisions boches entières et couler le sous-marin japonais seulement en les mordant à belles dents.

Comme, toutefois, une considération bien embarrassante continue de militer en faveur de l'ouverture immédiate d'un second front — les revers russes et la perspective d'une paix séparée à laquelle serait acculée une Union soviétique épuisée, — les publications américaines d'inspiration gouvernementale ont commencé à minimiser les conséquences d'une défaite russe même grave. Un magazine hebdomadaire qui prend ses directives au State Department de Washington déclarait, la semaine dernière:

"Tout en admettant que la situation russe est sérieuse, les personnes les mieux informées à Washington ne sont pas particulièrement pessimistes quant aux perspectives d'avenir à long terme. En mettant les choses au pis, elles croient que les Nazis vont prendre Rostov et possiblement Stalingrad, isoler de l'Armée Rouge du centre celle du sud et s'assurer le contrôle des puits d'huile de Krasnodar. Tout cela, naturellement, finirait par représenter une grave défaite. Mais on ne croit pas que

(Suite à la page 2)

Avec le sourire

Géographie du Grincheux

Nous lisons dans une note du Grincheux:

"Le général McRae, qui vient de voter au sénat pour le bill 80 et la conscription est le même qui déclarait publiquement, un peu avant 1939, que dans le cas d'une nouvelle guerre européenne, il serait le premier à lever une armée de Canadiens pour empêcher le Canada de prendre part à cette guerre-là."

Ce qu'il appelle une guerre européenne, ce monsieur-là, c'est une guerre qui s'est étendue en Afrique, en Asie, en Australasie et en Amérique. Il s'agit donc d'une guerre africaine, asiatique, australasienne et américaine.

En outre, l'île de Vancouver a été bombardée par les Japonais, alors que des navires sont coulés dans les eaux de la province de Québec.

Surtout quand les Etats-Unis sont engagés à fond dans le conflit, pour défendre le nord de l'Amérique contre une agression germano-japonaise, il paraît étrange de parler encore de guerre européenne.

Nous prions le Grincheux d'apprendre sa géographie et sa mécanique: la première lui apprendrait que tous les continents sont en feu; la seconde, que l'on traverse l'océan en moins de douze heures. Ignorance? Parti-prise? Probablement les deux à la fois.

Patientez M. Roy!

Nous avons pris connaissance avec un certain intérêt des violences que M. L.-P. Roy nous adresse en réponse à notre campagne sur la T.S.F.

Nous répondrons dès la semaine prochaine et avec mesure à M. Roy et nous excusons auprès de lui de ne pouvoir le faire dans ce présent numéro, exclusivement consacré aux choses sérieuses.

Définition

Le même Grincheux — de par sa racine, Grincheux signifie: homme qui se masturbe l'esprit sans en rien obtenir. — écrit cette autre note amusante:

"Le temps passe, les hommes — certains hommes — changent d'avis, mais l'esprit impérialiste demeure."

Il conviendrait de donner ici certaines définitions:

Homme qui ne change jamais d'avis: un imbécile.

Impérialiste: suivant les grappes de papier de l'impérialisme est un personnage qui n'appartient pas à la Ligue pour la Défaite du Canada et qui croit que la patrie vaut la peine d'être défendue sur tous les terrains où ses ennemis avancent vers elle.

Anti-impérialiste: suivant l'opinion des mêmes docteurs, un anti-impérialiste est un individu qui appartient à la Ligue pour la Défaite du Canada et qui refuse de défendre son pays, même s'il faut, pour cela, trahir ses compatriotes ou se cacher dans les forêts des Laurentides.

Ces définitions se trouvent dans le Larousse du XXIe siècle, dont l'édition nouvelle nous a été adressée gratuitement par un libraire progressif et désintéressé.

Publicité gratuite

Mlle Louise Archambault, 1690 est rue Sherbrooke possède une collection complète de Radiomonde, sauf le 1er numéro, qu'elle céderait à bon compte.

On comprend ça.

A Trois-Rivières

Le juge F.-X. Lacourrière s'est élevé mardi avant-midi contre les dames qui assistent aux causes de la Cour du magistrat sans être coiffées. Il a rappelé que cette tenue manifestait un oubli de la dignité qui doit régner dans une Cour de justice.

Pour plaire à M. le juge, mieux vaut être née coiffée.

# "La Marseillaise"

- Suite de la première page -

nous nous croyions invulnérables derrière les remparts élevés par notre état-major. Hélas, les chefs militaires, sourds aux avertissements de de Gaulle, et qui avaient perdu confiance dans les destinées de la Patrie, ont joué la défaite et en dépit de l'héroïsme de nos soldats l'ont rendue inévitable.

Leurs intrigues se nouaient à celles de chefs civils qui s'appliquaient à bafouer ou à trahir nos alliances, et après avoir renié notre alliée, la Tchécoslovaquie, dénonçaient notre pacte d'assistance mutuelle avec l'Union des Républiques Soviétiques qui pouvait seul empêcher la guerre et en tous cas assurer la victoire.

Actuellement ce sont ces mêmes hommes qui ont érigé leur dictature sur un désastre et une capitulation dont ils sont les auteurs responsables. Ce sont eux aujourd'hui qui, à l'heure où le sort du monde se joue en Russie, expédient là-bas, avec leur bénédiction laïque, des mercenaires revêtus de l'uniforme allemand. Ce sont eux qui ont livré l'Indo-Chine au Japon. Ce sont eux qui revendiquent de servir l'ordre nouveau.

L'ordre nouveau? Vous savez quelle est désormais sa capitale: Lidice! J'admire la délicate initiative américaine qui a fait revivre un Lidice symbolique dans l'Etat de l'Illinois mais je voudrais qu'à Lidice même s'attachât un enseignement encore plus exemplaire.

A l'école des Nazis nous avons enfin appris la haine. "Avec les Allemands qui mutilent les enfants, violent les femmes, la pitié serait un crime de lèse patrie et de lèse humanité. Oeil pour oeil. Dent pour dent. A l'extermination il faut répondre par l'extermination." Ainsi vitupérait, en 1915, dans le "Popolo d'Italia" contre l'ennemi du genre humain, un journaliste qui s'appelait Benito Mussolini. Je propose qu'après la victoire des Alliés, sur l'emplacement de ce qui fut Lidice, tous les criminels allemands, parqués comme des bêtes féroces, soient exposés aux brûlures de l'été et aux morsures de l'hiver, avant d'être châtiés de leurs crimes, implacablement.

Quant aux "collaborateurs" français qui se sont institués les complices des sadiques bourreaux allemands, je ne leur ferai pas l'honneur de les nommer ce soir. Je préfère parler de notre chef le Général de Gaulle. Je dis notre chef parce qu'en temps de paix le peuple français ne connaît que des représentants et des mandataires, mais en temps de guerre un pays qui se bat et qui veut se battre a besoin d'un chef. La Providence nous a donné le nôtre.

Fidèle à l'enseignement de Foch: "On n'est pas vaincu tant qu'on ne s'avoue pas vaincu," de Gaulle a relevé le drapeau, renoué nos traditions, défendu le nom français pour l'histoire. Il nous a rendu le droit de parler, de lever la tête, de regarder les yeux dans les yeux nos amis américains. Grâce à lui, l'univers entier sait, selon la phrase sublime de Mauriac "que toute l'histoire de France ne tient pas dans l'été de 1940. Les morts n'ont pas quitté notre terre au jour de la honte; les gestes de nos aïeux, de nos pères, de nos fils, cela du moins ne nous sera pas ravi".

De Gaulle est de la lignée des généraux de la Révolution, comme ses soldats sont les fils des soldats de Valmy.

Tous les Français d'où qu'ils viennent et où qu'ils soient, peuvent communier dans les souvenirs glorieux de notre histoire révolutionnaire. Le grand avocat légitimiste Berryer a rendu un jour à la Convention Nationale l'hommage d'avoir sauvé l'honneur de la France.

Ne distinguons pas plus que lui parmi les héros de la Première République entre républicains autoritaires ou républicains libéraux, entre Jacobins et Girondins.

Le noble et doux Vergniaud, chef de la Gironde, s'écriait fièrement devant le tribunal révolutionnaire: "Que reste-t-il à faire encore pour consolider la République par le sacrifice d'un de ses plus énergiques enfants? Mourir! Je le ferai." Le farouche montagnard, Billaud-Varenne, déporté dans une île brûlante, et rongé par la fièvre, se dressait les poings fermés sur son grabat d'agonie pour crier furieusement: "Nous n'avons pas laissé la France humiliée".

Barbaroux, l'enfant chéri de la Gironde, l'Antinois de la Révolution, celui que Charlotte Corday aimait, proposait à la Convention que fut puni de mort quiconque désespérerait des destins de la Patrie. Le Jacobin Bazire écrivait dans son projet de Constitution "que le peuple français ne fait pas la paix avec un ennemi qui occupe son territoire", et comme des bancs du marais le Conventionnel Mercier lui jetait: "Avez-vous donc fait un traité avec la victoire?" il répondait simplement "Nous avons fait un traité avec la mort".

Ce traité là, c'est le traité de tous nos combattants de la France Libre, c'est le traité de Koufra et de Bir Hacheim, c'est le traité de d'Ornano et de Pingaud, le traité de l'équipage du Surcouf et de nos marins de commerce, c'est le traité de nos ouvriers, de nos paysans, de nos intellectuels, de nos instituteurs, de nos artistes, de nos curés, de nos employés, de nos artisans, de nos petits bourgeois, groupés dans les organisations de résistance intérieure par lesquelles se scelle dans le secret, la souffrance et la mort, l'union indissoluble de la nation.

Il y a quelques semaines, les combattants du dedans ont signé à Londres avec les combattants du dehors un accord par lequel ils reconnaissent pour chef commun le général de Gaulle.

Ainsi la France est redevenue une et indivisible. Quand, tout se trouvant prêt à la fois, la volonté et les armes, les calculs et les enthousiasmes, les mécanismes et la flamme, les Américains débarqueront sur notre sol, qui retentit encore de leurs pas, le peuple français tout entier se battra à côté de ses alliés.

Comme dans l'héroïque Russie, les femmes et les enfants ne seront pas les moins résolus. Chaque maison sera défendue, chaque haie sera meurtrière pour l'Allemand, chaque pavé deviendra une arme, chaque civil un soldat.

Je ne veux pas défier l'avenir par un souhait présomptueux et je me refuse à prédire que le soleil se lèvera le 14 juillet 1943 sur un Paris lavé de l'outrage et libéré de l'oppression, mais en dépit des rudes épreuves que nous vivons j'ai confiance parce que je sais que, plus immense que l'immensité de ses espaces, la grandeur d'âme et la volonté indomptable du peuple russe protègent la Russie comme le courage serein du peuple chinois rend la Chine inexpugnable.

Mais si l'épreuve devait être encore plus rude, nous nous répéterions pour soutenir notre patience et notre énergie, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, l'apostrophe du général de Gaulle qui doit rester la leçon de cette magnifique soirée: "Soldats, marins, aviateurs, Français, mes bons compagnons! Soyons fermes, purs et fidèles. Au bout de nos peines, il y a la plus grande gloire du monde, celle des hommes qui n'ont pas cédé."

# La vocation politique de don Luigi Sturzo

Plusieurs lecteurs nous ont interrogé sur l'oeuvre et la vie publique du grand écrivain catholique italien, don Luigi Sturzo, dont le JOUR a déjà publié, en exclusivité française, deux articles remarquables, *La France de De-main* et *Les catholiques anglo-américains et Vichy*, et s'apprête à publier la semaine prochaine, en grande exclusivité, *La géopolitique et les petits Etats*.

On sait bien que ce catholique et ce patriote, fervent démocrate, a été exilé par Mussolini de l'Italie qu'il avait admirablement servie. Mais les détails manquent, on ne possède pas de précisions...

C'est donc avec le plus grand plaisir que nous fournissons dans le présent article quelques notes biographiques qui situent mieux notre distingué collaborateur dans l'esprit de ses nombreux lecteurs du JOUR.

C'est la publication de l'encyclique *Reverentissimum*, en 1891, qui fit, pour la première fois, entrevoir le monde extérieur au petit professeur de littérature au séminaire de Caltagirone, dont l'ambition unique était à ce moment d'obtenir une chaire de philosophie dans une université italienne. Désormais, Luigi Sturzo devait vouer un culte toujours vivant au pape des ouvriers, ainsi que les journaux catholiques appelaient Léon XIII.

Un an plus tard, en 1892, éclatait en Sicile des révoltes de paysans et de mineurs de soufre. Par la faute de menées extrémistes, par la faute aussi de conditions économiques intenablement pour les ouvriers et les paysans, il y eut des explosions de violence, et le sang coula. L'état de siège fut proclamé en Sicile. Les meneurs du mouvement furent durement frappés, mais cela n'apportait aucune solution au problème économique et social toujours présent. Diverses mesures furent proposées. Quelqu'un rappela l'encyclique papale. Tous étaient dans l'attente.

Luigi Sturzo, déjà ordonné prêtre, hésitait depuis quelques mois entre une action pratique et l'enseignement de la philosophie. Il se décida finalement pour cette dernière carrière, se rendit à Rome et entra à l'Académie thomiste et à l'Université Grégorienne. C'est là, au milieu de ses études, que le jeune abbé devait soudain se sentir irrésistiblement attiré vers les activités sociales catholiques. Il était bientôt membre actif de divers groupes.

Comme Jerphanion, dans *Les Hommes de Bonne Volonté*, découvre brusquement toute la misère d'une grande ville au cours d'une promenade à travers Paris, Luigi Sturzo fit la découverte de misères inconnues dans un quartier ouvrier de Rome qu'il parcourut en entier, le Samedi Saint de 1895, la paroisse lui ayant demandé de bénir les maisons. Voilà, de son propre aveu, ce qui l'impressionne le plus. Durant plusieurs jours, il se sent malade, incapable de manger.

A partir de ce jour, don Luigi Sturzo fouille les publications d'action sociale, s'informe de ce que font déjà les socialistes et les philanthropes, tente de se mettre en relation avec des ligues et des coopératives ouvrières. Pour un temps, il en oublie saint Thomas et saint Augustin, le droit canon de De Luca et la casuistique de Bucceroni. Quand l'Artistic Opera de Rome commémora le quatrième anniversaire de *Reverentissimum*, il se trouve parmi les plus enthousiastes.

De retour à Caltagirone pour les vacances, il ne songe guère à se reposer! Le voici qui fonde un comité catholique diocésain, des associations d'ouvriers, de fermiers et d'étudiants; il rêve même de créer une banque de crédit rural et une société d'aide mutuelle des artisans. Puis il est appelé par les villes voisines, voyage dans la province de Catane. Les concours enthousiastes et fidèles ne lui font pas défaut. Mais il doit rentrer à Rome pour terminer ses études.

Cependant, le nom et le programme de la *Démocratie chrétienne* se répandent par toute l'Italie, entre les enthousiasmes et les méfiances. Sturzo rencontre à Rome l'apôtre de ce mouvement, Giuseppe Toniolo.

Revenu à Caltagirone, le jeune prêtre est nommé professeur de philosophie et de sociologie au séminaire diocésain. Tout ce qu'il peut trouver de temps libre, il le consacre au mouvement social. Il fonde un hebdomadaire, *La Croce di Costantino*, devient organisateur de la *Démocratie chrétienne* et de l'action sociale pour la Sicile entière.

Mais de nouveaux troubles secouent l'Italie de Milan à la Catane; une autre période d'état de siège s'en suit. Les chefs ouvriers, catholiques et socialistes aussi bien, sont jetés en prison. Toutes les associations, catholiques comme so-

cialistes, sont dissoutes par le gouvernement. Heureusement, la réaction ne dure pas. Les libertés politiques et les garanties constitutionnelles sont bientôt restaurées.

En 1899, les militants démocrates chrétiens de Caltagirone choisissent don Luigi Sturzo comme candidat aux élections municipales. Ainsi commence sa vie publique. Avec le succès viennent les difficultés. Il se trouve des *bien pensants* pour dénoncer à l'évêque de Caltagirone ces agitateurs qui échauffent les sentiments des ouvriers et des paysans. Mais aux inquiétudes du prélat, le secrétaire d'Etat de Léon XIII, le cardinal Rampolla, répond au nom du pape que "si la démocratie est vraiment chrétienne, elle fera beaucoup de bien à l'Italie et au monde".

Persévérant dans son premier dessein, Luigi Sturzo, qui enseigne toujours la philosophie et la sociologie au séminaire, s'est inscrit à l'université de Catane, espérant y commencer plus tard sa carrière académique. Mais des amis de la *Démocratie chrétienne* viennent le chercher jusque là pour faire des discours et aider à l'organisation de banques de crédit rural. Il n'est congrès, conférence ou assemblée auxquels ils n'assistent. Il se trouve pris à la fois par l'enseignement, une carrière universitaire, des activités municipales et la direction des ligues et des coopératives ouvrières. Il faut que le journalisme s'ajoute à tout cela. Le grand quotidien catholique *Il Sole* est fondé à Palerme et il est l'un des promoteurs de cette nouvelle entreprise.

Les grandes agitations paysannes compliquent la situation. Socialistes et Démocrates chrétiens dominent également la scène.

A Palagonia, localité d'environ huit mille habitants sise non loin de Caltagirone, il se produit une sérieuse agitation parmi les manoeuvres employés au labourage dans les orangeries appartenant à une institution charitable de Palerme. On fait appel à don Luigi Sturzo, qui soumet un plan au préfet. Mais à la suite de certaines interventions, le préfet et les administrateurs de l'institution refusent de discuter ce plan. Il en résulte une rébellion des paysans, qui est noyée dans le sang.

Quelques mois plus tard, à la fin de 1902, Sturzo, qui assiste à Messine au second Congrès national des Communes Italiennes, est tout surpris de voir désigner par le chef socialiste de Catane comme le seul responsable du sang versé à Palagonia! Il se défend vaillamment de cette accusation et finit par emporter les applaudissements de l'assemblée, en majorité radicale et socialiste.

Sa voie est trouvée. De retour à Caltagirone, il démissionne de sa chaire de philosophie, donne un nouvel élan à l'organisation municipale de la Sicile, est nommé représentant d'institutions charitables au conseil municipal de sa ville, dirige une grève de plus de 80,000 ouvriers agricoles durant trois mois, jusqu'à ce que leurs conditions de travail aient été améliorées. Puis il devient membre du Conseil national des Communes italiennes. Enfin, en 1905, il devient maire de Caltagirone et chef de l'opposition au conseil provincial.

Le temps lui semble alors venu de réaliser l'idée d'un parti national parmi les démocrates catholiques. Il fait un discours public sur ce sujet.

Mais on considère en haut lieu que cette idée est prématurée.

C'est quelques mois après l'élévation de Benoît XV à la papauté que se constitue un centre de toutes les activités catholiques, appelé Comité central de l'action catholique. Don Luigi Sturzo en est nommé secrétaire général.

La guerre voit ce prêtre se dévouer à des oeuvres sociales et ouvrières de toute sorte. Il collabore enfin à l'établissement définitif d'une Confédération de travailleurs chrétiens, qui compte en peu de temps un million deux cent mille membres.

Puis, le 18 janvier 1919, le Parti Populaire Italien est fondé. Don Luigi Sturzo en devient le secrétaire.

En novembre 1919, ce parti, allant devant les électeurs pour la première fois, obtient 99 sièges à la Chambre des députés, sur un total de 508, se constituant en centre parlementaire d'inspiration démocratique chrétienne.

Mais déjà, la menace fasciste se dressait, agitée dans la coulisse par les forces de réaction internationale. Et, comme prix de son dévouement pour le peuple et de tout son travail social, Don Luigi Sturzo partait, quelques années plus tard, pour l'exil qui dure encore, mais qui prendra fin avec la victoire de la démocratie sur la tyrannie. E.-Ch. H.

# L'heure viendra!

- Suite de la première page -

L'Allemagne puisse s'assurer le contrôle de la Caucase tout entière, ni détruire l'Armée soviétique en tant que force combattante."

En somme, comme l'aurait dit le professeur Pangloss à Candide, son élève, tout sera encore pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et, au cas où tous ces avertissements ne suffiraient pas, on commence à laisser entendre, aux Etats-Unis, que c'est faire le jeu d'Hitler que de réclamer l'ouverture immédiate d'un deuxième front...

Il n'y a en tout cela aucun indice que l'on soit prêt d'entreprendre cette gigantesque manoeuvre. Il est vrai que le peuple réclame aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Mais le peuple réclame également une intervention en faveur de l'Espagne républicaine, et on a laissé vaincre les Espagnols par les légions italiennes et les escadrilles de la "Luftwaffe"... Le peuple réclame une intervention en faveur de la Tchécoslovaquie, et on a laissé démembrement cette petite république qui constituait notre unique bastion en Europe centrale... Le peuple réclame, mais on le fait patienter avec des promesses, et le jeu international se poursuit dans la coulisse, comme si de rien n'était. Il y a un an qu'il le réclame, son deuxième front...

Evidemment, pour une entreprise d'aussi vaste envergure, les Nations Unies manquent de navires. Mais comme la situation ne promet pas de s'améliorer d'ici la fin de l'année, ce ne sera pas cette considération qui empêchera, en définitive, l'ouverture du deuxième front en 1942, conformément aux promesses enregistrées par le commissaire russe aux Affaires étrangères lors de son voyage chez les démocrates anglo-saxons.

Il semble que, davantage encore que les vaisseaux, ce soient les hommes qui manquent aux Alliés. Les hommes ayant plus que cinq ou six mois d'entraînement dans les tactiques de la guerre moderne.

Seule, la Grande-Bretagne possède quelques millions d'hommes ayant un entraînement assez long. Mais elle craindrait de ne pouvoir résister à une tentative allemande d'invasion, si elle se départissait de ses soldats aguerris. Londres compte donc, pour l'ouverture du deuxième front, sur les volontaires canadiens, français libres, belges, hollandais, polonais, tchèques, norvégiens et autres, et — surtout — sur les Américains. Il est entendu, et les Américains ne se le dissimulent pas, que ce sont ces derniers qui devront solder presque en entier les frais de l'aventure. Et les Etats-Unis n'ont pas, à l'heure actuelle, d'hommes entraînés en nombre suffisant pour tenter avec succès d'envahir le continent européen. Ce n'est que lorsque cette lacune sera comblée que le haut commandement américain donnera le signal de l'attaque.

Il s'est passé quelque temps, au cours de l'autre guerre, avant que les premiers contingents américains atterrisent en France. Mais quand ils sont arrivés, tous ceux qui les ont vus à l'oeuvre ont admiré sans réserve la merveille d'organisation de cette armée expéditionnaire. Et les résultats ont été en conséquence.

Envahir un continent en partant d'une île, après que la plus puissante armée du monde, l'armée allemande, disposant de tous les ports et de toutes les commodités de transport de l'Europe occidentale, ait dû s'avouer incapable de mener à bien l'invasion de la Grande-Bretagne, voilà l'expédition militaire la plus audacieuse de tous les temps. Il y a bien là de quoi séduire le génie entreprenant des Yankees. Mais ils ne risqueront pas le coup avant d'avoir mis au point tous les détails techniques de l'aventure. Il ne suffit pas de jeter sur les côtes d'Europe quelques millions de soldats. Il s'agit de les ravitailler en provisions, en munitions, en médicaments. Ce sont des millions d'obus qu'il faudra chaque jour leur faire parvenir, des milliers de tonnes de victuailles de toute sorte, des kilomètres entiers de gaze à pansements...

Les Alliés ont le courage, c'est entendu. Ils ont les hommes, mais il reste à leur fournir un entraînement supplémentaire avant de les lancer dans la mêlée. Quand aux canons, aux obus, aux armes, de toute espèce, nous n'en aurons jamais trop, car l'affaire n'ira pas sans casse, sans pertes, sans imprévisibles catastrophes.

Il est entendu que les coups d'audace ont jusqu'ici bien réussi à l'Allemagne. Peut-être connaîtrions-nous un égal bonheur en faisant montre d'autant de hardiesse. Mais il est une audace que les Boches n'ont pas eu: celle d'attaquer chez eux les Anglais. Avant de s'engager dans une aventure plus dangereuse encore, il est bon de s'assurer que l'on ne cède pas à une périlleuse témérité.

Réclamons l'ouverture d'un deuxième front. Nos chefs ont besoin qu'on les stimule. Mais il appartiendra en définitive aux commandants militaires alliés d'en fixer la date. En cas de déroute, ce ne sont pas les anciens ministres, ni les journalistes, ni les orateurs de place publique, qui se verraient attribuer la responsabilité de deuils sans nombre et, peut-être, de l'ultime défaite...

Emile-Charles HAMEL

# Faites abonner un ami!

Faites en sorte que ceux qui vous sont chers deviennent les abonnés du JOUR.

Le lecteur est la vie de tout journal.

C'est lui qui recueille les vérités fécondes et qui les répand autour de lui.

Il faut fortifier par lui le mouvement créé par le JOUR il y a bientôt cinq ans.

Chaque abonné doit donc être pour ce journal un agent de circulation.

## La salle de lecture de la bibliothèque Fraser sera fermée pour le nettoyage

La salle de lecture de la bibliothèque Fraser sera fermée le 31 juillet à 6 heures pour le nettoyage annuel.

La bibliothèque sera ouverte de nouveau, mardi, le 1er septembre à 10 heures.

## La France combattante au Canada

"Ici, au Canada, que j'ai parcouru d'un bout à l'autre, sur une distance de plus de 7,000 kilomètres, j'ai été frappée de la soif, partout manifestée, d'en apprendre davantage sur la résistance française. Dans les plus petits villages, comme dans les plus grandes villes, j'ai trouvé des marques de sympathie touchantes, d'intérêt profond qui, au delà de ma personne, s'adressaient à la France. On venait me remercier d'avoir dit les paroles qui permettaient de ne plus douter de notre pays; on venait me rappeler que le monument du Canada en France, c'est celui de Vimy. De la côte Atlantique à la côte Pacifique, chez les Canadiens des deux langues, j'ai trouvé semblable accueil. Croyez-le, les gestes de fidélité se multiplient devant notre Patrie tombée à l'avant-garde, mais toujours combattante." — Elizabeth de Miribel, Française combattante, dans une causerie à la France, Ottawa, 12 juillet 1942.

HO HUM!

BONNE IDÉE!

POUR MOI TOUJOURS MOLSON

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

### BULLETIN D'ABONNEMENT

Tarif d'abonnement au JOUR	1 an	6 mois
Canada — Royaume-Uni	\$2.50	\$1.50
Montréal — Etats-Unis — Autres pays	3.00	2.00

Veillez faire le service de votre journal à

M .....

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an — 6 mois  
(biffer l'indication inutile)

à partir de .....

Ci-joint le montant de ..... dollars (\$.....)  
(Payez par chèque ou mandat-poste)

(Signé) .....

N.B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal. L'abonné ne recevra de reçu que sur demande expresse.

# CE QUE PENSE CAMILLIEN HOUDE

## Au royaume des imbéciles

Il paraît que Vichy, vendant la peau de l'ours avant de l'avoir tué, aurait demandé à l'Allemagne d'annexer le Canada à la France, lorsque le temps sera venu de partager les débris de la guerre. Il se peut que ce ne soit là qu'une histoire de Marcellin, pour l'amusement des badauds. Nous croyons difficilement que des Français, même vichystes, aient l'esprit assez borné pour prendre au sérieux une telle utopie. La France de Pétain, même la France collaboratrice, peut difficilement espérer d'une Allemagne victorieuse un agrandissement de son empire. Nous n'avons pas vu souvent, dans l'histoire, que les bons morceaux aient été pour les vaincus. Et s'il est une nation disposée à appliquer impitoyablement le "vae victis", c'est bien la nation à laquelle Hitler a imposé comme un devoir le sentiment de cruauté. Le dévouement le plus vraisemblable d'une victoire nazie serait plutôt l'annexion de la France, du moins d'une très grande partie de ce pays, à l'Allemagne. Déjà l'Alsace et la Lorraine ont passé par là. Ce ne serait plus qu'un jeu d'y faire passer le littoral de la Manche et de l'Atlantique.

Même en attendant que les deux se transforment subitement en agneaux et poussent la générosité au point de donner à la France le Canada, il faudrait à notre ancienne métropole une puissance formidable pour le garder. Je ne crois pas qu'une Allemagne, même victorieuse — et elle ne le sera pas, sachez-le — puisse détruire l'Amérique au point d'empêcher les États-Unis de garder sa suzeraineté sur le continent. Prendre le Canada dans les serres de l'aigle américain, ce sera une dure partie. Si l'empire britannique croulait et si le Canada, livré à ses seules ressources, ne pouvait résister aux ambitions européennes, les États-Unis n'auraient qu'à allonger le bras pour nous prendre, et nous nous laisserions faire sans protester. Tous les pays d'Amérique savent désormais que l'Europe ne reprendra jamais chez eux l'ère coloniale dont les temps sont révolus à jamais. Nous appartenons à un groupe de familles américaines qui peuvent se passer de toute tutelle et qui ne tarderont pas à posséder une civilisation enviable. Le monde ne revient pas en arrière. Les républiques sud-américaines et de l'Amérique centrale ne retourneront pas au sein espagnol ou portugais. Nous concevons difficilement le Brésil gouverné par M. Salazar, ou l'Argentine, par M. Franco. Ce serait du dernier burlesque. Nous ne concevons pas davantage un maréchal Pétain ou un Pierre Laval à Rideau Hall. Même nos Canadiens français les plus vichystes ne pourraient souffrir.

N'oublions pas que, sur douze millions de Canadiens, huit millions et demi sont de langue anglaise, et à peine trois millions et demi sont de langue française. Il est certain que le groupe le plus nombreux refuserait obstinément de se laisser gouverner par la France, et ce serait l'origine de difficultés sans nombre, peut-être d'une série de guerres civiles. D'autre part, les Canadiens de langue française désirent en majorité l'évolution vers l'indépendance complète du Canada. Au moins 80 pour cent d'entre eux ignorent tout de la France, dont ils ont perdu jusqu'au souvenir. Et leur tempérament a tellement changé, leur mode de vie, leur manière de penser, leur culture, leurs habitudes, leurs préjugés, leurs coutumes, leurs traditions, différent tellement de ceux des Français, qu'il n'y a pas d'en-

tente possible entre ceux-ci et ceux-là. D'aucuns se plaignent aujourd'hui des malentendus qui existent entre les Canadiens de langue française et ceux de langue anglaise. Ces malentendus ne sont rien en comparaison de ceux qui surgiraient entre Français du Canada et Français de France, advenant un rétrocession de notre pays à l'ancienne mère-patrie. Je sais d'expérience qu'ils auraient mille façons de se rendre insupportables les uns aux autres.

Les seuls liens qui existent aujourd'hui entre les Canadiens de langue française et la France sont des lignes culturelles, et ils ne concernent qu'une très faible élite. Tous ceux d'entre nous qui se sont nourris presque exclusivement de culture française — et je suis l'un de ceux-là — restent profondément épris de ce foyer intense de civilisation qu'est la France. Pour eux, l'art, la littérature, la science, la philosophie, la manière de penser, la conception de la liberté, le culte de la logique et de la clarté, une forme de sensibilité attachante et bien humaine, sont mieux représentés au bord de la Seine qu'en n'importe quel autre pays du monde. Là s'arrête leur culte. Ils refuseront toujours de joindre les liens politiques aux liens culturels. À ce point de vue, ils préféreront les coutumes britanniques et nord-américaines. Même socialement parlant, le Canadien de langue française qui sait suffisamment l'anglais pour voyager chez les voisins, entend mieux avec un Anglais ou un Américain qu'avec un Français de France. Il y a des exceptions et j'en connais plusieurs, mais elles confirment la règle.

Au reste, les hommes qui ont lancé pareille rumeur vivent au royaume des imbéciles: ils devraient savoir que la France n'ambitionne nullement la possession de son ancienne colonie, et qu'elle n'aura pas trop de toute sa force de récupération, de toute sa traditionnelle faculté de rebondissement, pour se remettre complètement des pratiques d'affaiblissement et d'abrutissement que l'Allemagne lui aura fait subir au cours d'une guerre très longue et d'une occupation néfaste.

Au lieu de parler de domination et d'empire, choses qui ont peut-être fait leur temps, parlons de cette fédération d'États démocratiques, dont les grandes lignes ont été déjà tracées par des hommes soucieux d'épargner au monde les maux suscités par le nationalisme, l'isolationisme et l'esprit de conquête. L'Allemagne sera toujours l'ennemie acharnée de ce rêve généreux; elle nie toutes les valeurs spirituelles et n'admet que la supériorité de la force brutale. Sa conception du monde repose sur le vieux concept de la race élue et des races esclaves. Aussi faut-il anéantir ses ambitions en créant la vaste fédération internationale, qui gardera les libertés humaines et brisera à jamais les ambitions des hommes de proie. C'est par elle que l'on pourra tenir en respect l'abominable esprit prussien et le monstrueux orgueil nippon, après la destruction totale de la puissance militaire et même politique des puissances d'agression.

Par la fédération, qui établirait un parlement mondial, supprimerait les barrières tarifaires, permettrait la libre migration des hommes comme des idées, mettrait en commun les trésors matériels et spirituels des nations unies, nous pourrions renouer tous les liens avec la France, sans toucher le moindre à l'indépendance nationale de notre jeune pays. Déjà on a signé à Washington, le pacte des Nations Unies. C'est peut-être le premier noyau de la grande constitution démocratique de l'avenir. La France officielle était absente, lorsque fut signé ce pacte historique. Elle y reviendra au jour de la délivrance. Nous finirons bien par abattre l'Allemagne et le Japon. La lutte sera longue. Nous la gagnerons. Nous aurons assez d'avions, assez de tanks, assez de navires, assez de soldats, assez de vivres, assez de courage, assez d'amour, assez de haine, pour casser les dents du barbare. Et après, nous aurons assez d'intelligence, espérons-le, pour nous donner une constitution qui puisse garantir pour longtemps la paix et le bonheur des hommes.

## Je rencontre Madame Houde—Injustice, dit-elle—M. Houde et les communistes—L'ancien maire de Montréal souhaite la victoire—Pour l'effort de guerre

Lors de l'arrestation du maire Camillien Houde, je n'étais pas encore au Canada. J'ignore tout de cette affaire. Mon directeur me dit que Camillien Houde a été justement mis dans l'impossibilité de nuire à l'effort de guerre de ce pays, qu'il s'agit au demeurant d'une affaire purement interne, purement canadienne.

— Mais, ai-je objecté, l'on vient d'intenter un procès à un député qui, lui aussi, selon l'acte d'accusation, a porté atteinte à l'effort de guerre?

— Et mon directeur de constater qu'il y a eu là, évidemment, une différence de traitement. Alors il ne s'agit plus d'une affaire interne, d'une affaire canadienne.

Il s'agit du sentiment de la justice que tout être humain porte en lui et qui se trouve offensé.

Et si ce sentiment est offensé, ce n'est plus un droit, mais un devoir que de le dire. Ayant, comme bien d'autres lu la lettre de Madame Houde adressée aux représentants de la nation, j'ai voulu recueillir un complément d'information autorisé.

Je suis allé lui rendre visite. Et voici ce qu'elle m'a dit:

"Je n'ai pas jusqu'à ce jour porté la voix non pas que j'entendais rester passive, mais parce que le moment ne me semblait pas opportun.

Pas opportun, surtout parce que j'estimais que toute agitation serait préjudiciable et à l'union de tous, si nécessaire en ce moment, et à la cause de mon mari, toute bonne que je l'estime.

Mais un facteur nouveau est intervenu: un procès a été ouvert contre un homme politique, député du Québec et si je compare les déclarations qu'a faites cet homme politique à celles qui ont provoqué l'arrestation de Camillien, je vois que ces dernières sont bien anodines.

Ce que je demande donc, c'est qu'il n'y ait pas deux poids et deux mesures. Que mon mari soit livré à la juridiction populaire, et que cette juridiction détermine si oui ou non il s'est mis en travers de l'effort de guerre de ce pays, s'il a commis quelque offense.

Peut-on l'accuser de désaffection à son roi, à sa reine? Se souvient-on encore de l'accueil que Montréal a réservé aux gracieux souverains? Moi-même étais transportée de joie et veillais avec jalousie aux derniers apprêts de la réception. Dois-je voir dans la mesure qui a frappé mon mari, une mesure surtout politique? Peut-être en effet se trouve-t-il dans le chemin de bien des ambitieux. Pour ma part, je n'ai sollicités l'aide d'aucun parti; au reste celui qui est au pouvoir me l'aurait refusée, ne voulant pas se compromettre, — et celui qui attend des

circonstances son accession au pouvoir aurait refusé cette aide pour exactement les mêmes raisons.

Je suis donc seule, désespérément seule.

Mon mari a toujours eu la vocation oratoire. Il a été élevé au collège de Longueuil et déjà, adolescent, savait charmer ses camarades. Il compléta ses études au conservatoire Lassalle puis devint commis de banque. Il ne doit son élévation qu'à lui-même et s'il possède la faveur du peuple — ce que ses adversaires mêmes ne sauraient contester — c'est parce qu'il est lui-même du peuple, parce qu'il sent, comprend et parle comme le peuple.

J'ai trois enfants; j'ai de grosses difficultés à obtenir pour eux l'autorisation de voir leur père. Moi-même ne pourrais plus voir Camillien qui a été transporté ces jours-ci dans un camp à cinq cents milles d'ici et où les visites sont interdites. Que signifie cet accroissement de rigueurs? Pense-t-on faire de mon mari un martyr? Dans quel but? Du nombre des témoignages de sympathie que j'ai reçus, l'on peut déduire combien nombreux sont ses amis, ses partisans.

Mon mari s'est trouvé en premier lieu enfermé avec un groupe de communistes. Il a rendu hommage à leur loyauté, à la façon aimable dont ces internés l'avaient traité.

Vous me demandez quelle est la position de mon mari par rapport à l'effort de guerre, par rapport à la conscription.

Ma déclaration sera très nette: Camillien n'acceptera jamais une libération sous condition. Il s'agit là d'une question d'honneur.

Mais ce qui est certain, le voici: Oui, mon mari souhaite la victoire, oui il est partisan de tous les moyens propres à assurer cette victoire, — et j'ajoute que sa présence parmi nous serait un facteur d'union appréciable alors que son absence ne peut créer que de l'animosité et de la rancœur.

Je demande justice pour mon mari parce qu'elle lui est due, à lui comme à d'autres; parce qu'il est mon mari, le père de mes enfants; parce que lui ici, il saura trouver les mots qui élèveront les coeurs à la hauteur des dangers dont nous tous sommes menacés.

Interview recueillie par Marcel H. ESTIENNE

### LETTRE DE NEW YORK

## FAIBLESSE FATALE

Quand J. Edgar Hoover fut mis à la tête du *Federal Bureau of Investigation*, il y a quelques années, et chargé de la responsabilité d'exterminer les "gangs" qui terrorisaient le pays à cette époque, il a compris tout de suite qu'il n'y avait qu'une méthode à suivre s'il voulait réussir.

Ces enlèveurs d'hommes et d'enfants, ces assassins immondes, étaient absolument impitoyables et dénués de sensibilité et de sens moral. Leur pouvoir et leur prestige venaient de leur empressément à tuer sans aucune hésitation. Leur réputation était si terrible que personne n'osait même les dénoncer ouvertement. La police des villes et des États avait complètement failli à leur tenir tête. M. Hoover croyait savoir pourquoi. Il instruisait ses hommes en conséquence.

Jusqu'à ce temps, personne n'avait eu la témérité de jeter à l'égout les chaînes des conventions légales. Les polices locales, tout en combattant cet ennemi brutal et inhumain, avaient été contraintes par toute la batterie de cuisine de la légalité traditionnelle. Avant de juger un homme coupable, il fallait qu'il soit ainsi jugé d'une manière satisfaisante aux avocats et aux juges qui eux-mêmes étaient parfois à l'emploi des gangsters.

Quand M. Hoover lança soudainement ses "G-Men", les gangsters ne voulurent pas en croire leurs yeux. D'un coup ils se trouvaient face à face à des hommes qui connaissaient tous les trucs, qui les combattaient avec un acharnement supérieur au leur, et qui tiraient (avec des fusils automatiques) sans attendre aucune formalité. Le résultat? En moins de dix-huit mois les plus grandes bandes de criminels que le monde avait jamais connues, avaient été chassées, annihilées avec les mêmes armes qui leur avaient servi si bien pendant tant d'années.

Avons-nous besoin d'une meilleure leçon? Si seulement nous ayons l'intelligence d'en profiter à jour d'hui! Car qu'est-ce que c'est qu'un Hitler, un Mussolini, un Hirohito, si ce n'est pas un gangster comme un autre? Leurs méthodes, leur brutalité, leur joie dans l'assassinat, frappent l'univers au lieu d'un seul pays; voilà toute la différence. Si nous voulons les détruire, il nous faut comprendre, comme l'a fait M. Hoover, que notre seul espoir est d'employer les mêmes armes par lesquelles ils ont marché de victoire en victoire. Hitler a-t-il besoin de quelque petite nation innocente comme tremplin pour sauter vers une nouvelle conquête? Il la prend sans avertissement ou provocation. Il l'a voulu, c'est assez.

Et nous autres, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, sommes-nous des "G-Men"? Affrontons-nous ces gangsters internationaux avec leurs armes à eux? Au contraire. Nous n'agissons encore qu'en "polices locales". Tout en essayant de combattre ces hommes sans scrupules, sans pitié et sans morale, nous adhérons aveuglément et presque fièrement à toutes les conventions

d'une époque qui n'existe plus. Personne ne dénierait, par exemple, que les Açores et les îles du Cap Vert feraient des bases merveilleuses pour nos navires, nos sous-marins et nos avions. Mais nous sommes de beaucoup trop "honnêtes" pour penser à les saisir. Ils sont la propriété d'un neutre, et "On ne s'empare pas de la propriété d'un neutre".

Laval et Pétain souhaitent ouvertement une victoire nazie. Mais puisque leur gouvernement s'est nommé le gouvernement "officiel" de la France, il faut nous en tenir aux règles en reconnaissant ces amis d'Hitler au lieu de mettre notre foi dans ces autres Français combattants qui meurent pour nous et pour leur patrie tous les jours de la semaine.

Si nous étions inspirés de l'esprit d'un J. Edgar Hoover, nous aurions il y a longtemps détruit la menace de Rommel en l'attaquant d'en arrière par la Tunisie. Et ce n'est pas tout. L'Afrique entière serait aujourd'hui à nous n'étant notre obéissance aux mêmes formules anciennes qui nous ont fait adopter des relations cordiales avec la France et l'Espagne fascistes. Guidés par cet esprit audacieux, nous aurions il y a longtemps forcé la main de ce dégoûtant petit fasciste, Franco, pour nous emparer des terres voisines de Gibraltar.

Si nous n'étions plus des "polices locales", nous n'aurions pas hésité, cet été, de tomber sur le dos d'Hitler en France même, avec toutes nos forces magnifiques d'Anglais, de Canadiens, d'Américains et de Français combattants. Et pas seulement pour aider nos alliés, mais pour la joie même du combat qui purifie et répare. Partout nous aurions frappé et pris ce dont nous avions besoin sans nous soucier des règles. La seule chose qui compte aujourd'hui, c'est la défaite d'Hitler. Peu importe la méthode, pourvu qu'elle réussisse! Nous ne faisons aucune faveur aux neutres en négligeant quoi que ce soit qui puisse nous aider à vaincre les gangsters.

"Combattre les gangsters avec leurs armes à eux." Ces mots doivent être écrits sur les murs de toutes les villes des Nations Unies. Nos braves alliés russes et chinois ne le savent que trop bien, mais jusqu'à présent ils n'ont pas pu nous convaincre. Leur faut-il attendre jusqu'au jour où ils seront anéantis? Sommes-nous si aveugles, si nous, si liés aux doux souvenirs d'un meilleur monde qu'il nous faut sentir la flamme de la défaite avant de nous éveiller? Nous luttons dans la plus brutale des guerres. Allons-nous continuer indéfiniment de la regarder comme un jeu de baseball ou de cricket entre gentilshommes, pendant que nos adversaires nous frappent constamment "below the belt"? N'y a-t-il entre nous un J. Edgar Hoover avec le courage de crier: "Tirez et questionnez après"? S'il n'existe pas un tel homme pour nous guider, nous sommes sur la voie des catastrophes irréversibles.

Henry D. CHAPLIN

## SIBÉRIE



## Pays attrayant

Des collines majestueuses et boisées qui plongent dans les flots bleus de l'estuaire, des baies profondes qui ouvrent des panoramas impressionnants, des îles pittoresques qui conservent le souvenir de légendes historiques et les derniers vestiges du folklore canadien-français font un pays attrayant à visiter de la rive nord de Saint-Laurent qui s'étend de la ville fortifiée de Québec jusqu'à l'ancien poste de traite de Tadoussac.

Les navires de croisière princiers de la Canada Steamship Lines partent de Québec, le "Gibraltar de l'Amérique" pour longer l'île d'Orléans, un coin du Vieux Monde en pleine Amérique du Nord où l'on continue à utiliser les boeufs pour le travail des champs et où les paysans cultivent les terres qui sont le patrimoine de leur famille depuis au delà de 300 ans. Plus bas, au delà de la Grosse Île, l'île Ellis du Canada, se trouve l'île aux Grues où la légende veut qu'une femme jalouse ait emprisonné son mari jusqu'à sa mort. C'est ensuite la masse imposante du cap Tourmente, redouté des anciens navigateurs français, puis la Baie Saint-Paul et les Eboullements où un tremblement de terre au dix-septième siècle a fait glisser dans le fleuve un pan de montagne. C'est ensuite l'île aux Coucous où s'est célébrée en 1535 la première messe en terre canadienne et la Malbaie où le Manoir Richelieu, un hôtel distingué entre

tous, reçoit les visiteurs des deux Amériques. Si l'on continue de descendre le fleuve aux eaux bleues, pendant que l'étrave du navire soulève l'écume et que les marsouins, ces bouffons de la mer, plongent et font la culbute autour du navire, on atteint la Baie-Sainte-Catherine, qui rappelle le souvenir d'un Samson féminin qui gouvernait de rudes hommes de chantier de son poing "gros comme un jambon". C'est ensuite la Pointe aux Alouettes, lieu historique où les Français et les Indiens conclurent le premier traité intervenu entre blancs et peaux-rouges sur le continent.

Le navire arrive maintenant devant Tadoussac, premier établissement blanc, l'un des plus importants postes de traite de l'Amérique de 1500 à 1600, site d'une antique chapelle qui date de 1747. On y trouve un hôtel chic qui porte le nom de Tadoussac. On a construit cette année dans les jardins de l'hôtel une réplique du fort de pleux construit en 1690 pour servir de poste de traite.

Tadoussac est aussi la porte d'entrée du Royaume du Saguenay où l'on pénètre par la rivière du même nom dont la profondeur atteint de 600 à 900 pieds et qui coule entre des falaises boisées qui s'élèvent jusqu'à 1800 pieds d'altitude. Les navires de la Canada Steamship Lines font également le service du Saguenay. Il y a des départs de Montréal tous les soirs et des croisières de six jours toutes les semaines avec départ le lundi.

Province de Québec — District de Montréal — Cour supérieure — No 21169 — DAME ANNA KATHLEEN O'LEA MCCONE, de la ville et district de Montréal, femme commune en biens de HENDRIK JAN VAN BLOEMEN, pharmacien, ci-devant de la ville et district de Montréal et actuellement en lieu inconnu, de mandataire, vs HENDRIK JAN VAN BLOEMEN, pharmacien, ci-devant de la ville et district de Montréal et actuellement en lieu inconnu, défendeur.

AVIS  
Ordre est donné au défendeur de comparaitre d'ici un mois.  
T. DEPATIE, D.P.C.S.  
Montréal, 23 juillet, 1942.

Quand vous êtes à TORONTO Descendez à HÔTEL ST. RÉGIS 392, RUE SHERBOURNE R.A. 4135 en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

# Notes pour une biographie de CALVIN BOILEAU

par le professeur Duclos-Deslunes

Calvin Boileau était maquerelle de profession et journaliste par dilettantisme. Antisémitisme farouche, il vivait depuis quinze des charmes d'une Juive.

Incapable de conserver une position, même inférieure, dans aucun journal digne de ce nom, il avait en fin de compte abouti (comme un abcès, à quoi il ressemblait assez) à la rédaction d'une circulaire au long de laquelle on faisait la louange, payée tant la ligne, des émissions de la T.S.F. vervignoise. Là, il exprimait en un style de pédant, avec des mots longs comme ça, dont il était le premier à ignorer le sens, les rancœurs et les haines dont son être était bossué. Ses quelques lectrices, braves filles de manufactures faubouriennes, tiraient leur gomme à mâcher d'ébahissement, quand elles tombaient sur ses phrases les plus travaillées.

Inutile de dire que Calvin Boileau se considérait comme le plus grand écrivain de Vervignoise et, partant, du monde, et qu'il était bien convaincu de ce que tous les directeurs de tous les journaux qui l'avaient à tour de rôle mis à la porte devaient se ronger le front en constatant, chaque fois qu'ils le lisaient dans sa circulaire, la bêtise qui avait été leur, le jour où ils s'étaient privés de son inestimable collaboration.

Calvin Boileau atteignait la cinquantaine, mais sa vie avait été tellement vide qu'il ne se rendait pas bien compte d'avoir accompli tant de chemin vers l'ultime pourriture, et se croyant encore dans la trentaine, il appelait avec suffisance "maman" des femmes qui eussent passé pour ses nièces si — heureusement pour elles — elles n'avaient été dépourvues du moindre trait de ressemblance avec ce blafard personnage.

Mais Calvin Boileau, qui se croyait du talent, se supposait également de la beauté. Chaque matin, et plusieurs fois ensuite au cours de la journée, il contemplait dans un miroir son étroite silhouette dégingandée et il se disait: "Comme je suis élégant!" De sa main aux longs ongles sales, il rejetait en arrière sa chevelure rarement visitée par le barbier, et blanchie autant par les abus de toute sorte que par l'âge; il souriait, relevant ses lèvres, façonnées par certaines habitudes érotiques, sur des crocs cariés, et il se disait: "Comme je suis beau!"

Son nez pendait un peu dans cette bouche aux coins tombants; ses yeux, de la couleur indéfinie des crachats, supprimaient les tarses de ce qui lui tenait lieu d'âme; sa peau était décolorée par la constipation et le vice, également chronique chez lui.

Il s'habillait avec le goût d'un gigolo vieillissant. A table, en compagnie, il fructait, curait gracieusement ses dents creuses de l'ongle interminable et souillé de son auriculaire gauche, et insultait les femmes honnêtes que l'ignorance de ce qu'il était pouvait, une fois de temps en temps, lui donner pour voisines.

Tel était, au physique, ce Calvin Boileau qui insultait, à longueur de circulaire, ceux dont les idées ne lui convenaient pas. Quand nous aurons ajouté qu'il n'avait pris en sa vie qu'une seule cuite, mais qu'elle durait depuis tantôt trente ans, nous aurons complété la première partie d'un portrait fidèle et... indulgent.

Calvin Boileau lisait. Aussi incroyable que le fait eût semblé à tous ceux qui l'avaient lu ou qui l'avaient un seul moment entendu causer, Calvin Boileau lisait. Mais, comme à son vêtement, il apportait à ses lectures un goût tout particulier, et qui procédait de ses singulières habitudes.

Calvin Boileau raffolait de pornographie. Il s'en était constitué une imposante bibliothèque, et il y cherchait des sensations qu'il n'eût trouvées dans aucune joie saine.

Le jour où Pethalot Blondinet, pitoyable bohème qui hantait les salles de rédaction, perdit un volume des oeuvres du marquis de Sade dont s'engouillissait Calvin Boileau bibliophile, celui-ci fit une épouvantable colère et faillit tuer le malchanceux bohème.

On reparlait encore de l'aventure.

Calvin Boileau ne pouvait entendre qu'une musique au monde: c'était celle qu'on jouait dans les boîtes de nuit de bas étage où il fréquentait assidûment.

Aussi fit-il les gorges-chaudes, quand une société de concerts de la métropole vervignoise présenta le chef-d'oeuvre de Claude Debussy, Pelléas et Mélisande.

O les spirituelles plaisanteries qu'on lui entendit alors débiter avec son ami Ajax Beauvillage, qui avait appris la musique dans une étude de notaire!

Mais il devait avoir plus belle occasion d'exercer sa verve.

La Vervignoise entra en effet en guerre, aux côtés de la Pingouinie et de la Marsouinie, contre la sombre Mambournie. Les Alliés furent désormais la cible des farces plates de Calvin Boileau, qui allait riant sous le manteau toutes les histoires colonnades qui avaient cours, et dont il était singulièrement bien informé. Il ne cessait de répéter que les Vervignois seraient sûrement battus, que ce serait bien fait, et le jour où les Pingouins furent vaincus, il célébra bruyamment. Cela ne l'empêcha d'ailleurs pas de faire du pathos patriotique dans sa circulaire car — enfin — on n'est jamais sûr de rien, et si les Alliés allaient gagner?...

Il était dans le caractère de Calvin Boileau de colporter les propos de cinquième colonne et de se réjouir des défaites de ceux qui exposaient leur peau afin qu'il pût, lui, prolonger sa cuite et s'admirer

bêtement chaque matin en son miroir. Mais il était dans son tempérament d'assurer ses derrières...

Il est une particularité que les journalistes confrères de Calvin Boileau ne priaient guère: c'était son habitude de quitter les parties où la presse était invitée en emportant les bouteilles de boisson encore intactes et en s'arrangeant pour faire passer le délit sur le dos d'un camarade.

Et une petite aventure vint achever d'établir solidement la réputation de Calvin Boileau sur le rapport de la délicatesse.

Un vieux comédien étant mort, le Syndicat des Artistes de la T.S.F. n'apprit pas sans étonnement que Calvin Boileau avait fait enterrer à ses frais l'acteur décédé dans la dièche la plus noire. Il y eut grand émoi chez les membres du Syndicat. Eux tous, qui considéraient Calvin Boileau comme un dégoûtant personnage, n'ayant pas plus de coeur que d'esprit, se repentirent d'avoir porté un jugement aussi sévère sur son compte, et chacun essaya de se convaincre qu'en somme il n'avait jamais trouvé Calvin Boileau aussi écœurant qu'il avait pu le croire. On pardonnait beaucoup à l'auteur d'un geste aussi désintéressé.

Comme les charmes de la Juive et la publicité de la circulaire ne devaient tout de même pas, combinés, rapporter à Calvin Boileau des cent et des mille, les Artistes de la T.S.F., tous généreux et possédant le sens de la camaraderie, décidèrent qu'il serait injuste qu'on laissât le rédacteur de la circulaire faire seul les frais de l'enterrement. Une collecte s'organisa et l'on remit à Calvin Boileau un chèque au montant de \$62.87, qui représentait le coût de l'inhumation de l'acteur défunt. Calvin Boileau empocha la somme.

Quelques jours plus tard, le Syndicat des Artistes de la T.S.F. recevait, de l'entrepreneur de pompes funèbres, une facture au montant de \$62.87, qui n'avait jamais été réglée et qu'un certain Calvin Boileau avait demandé de porter au compte dudit Syndicat...

Ainsi se poursuivait la carrière de Calvin Boileau. Il répandait des tombereaux d'immondices sur la tête de tous et de chacun, bien assuré de l'impunité, car nul ne se fut risqué, à moins d'être ganté et d'être décidé à jeter ensuite ses gants à la poubelle, à gifler cette charogne à pattes.

Et Calvin Boileau, qui ne haïssait rien tant que le talent véritable, injuriait régulièrement les artistes étrangers doués qui passaient par la Vervignoise. Xénophobe à fond, il se fendait de violentes charges nationalistes dans sa circulaire, qui était la propriété d'un israélite.

Cependant, malgré ses frénétiques trémoussements destinés à rappeler une existence tellement falote qu'on l'eût volontiers oublié, sans une certaine odeur qui se dégageait de sa molle carcasse, Calvin Boileau sortait de plus en plus du tableau. Depuis qu'il avait réussi, à force d'incompétence, à entraîner la chute d'un théâtre (il portait en lui des germes de mort qui tuaient tout ce qu'il touchait), personne n'en avait guère entendu parler...

C'est donc tout à fait par hasard, en coupant au gré d'une réverie des papiers en petits carrés pour un usage particulier, que César-Auguste Frigorifère, sous-dictateur de T.S.F.—Fromage, tomba sur un portrait de Calvin Boileau.

— Tout à fait l'homme qu'il me faut! s'écria César-Auguste.

Il se colla une fausse barbe, s'enveloppa d'un manteau couleur de muraille et s'en fut trouver Calvin Boileau en son repaire.

Le sous-dictateur de T.S.F.—Fromage avait à ce moment-là des embarras. On l'avait attaqué avec des idées et des arguments, et il n'avait pas, pour se défendre, de semblables armes. Calvin Boileau non plus, d'ailleurs. Mais à défaut de cela, il possédait — ce que César-Auguste croyait équivalent — un répertoire varié d'injures et un manque total de scrupules. Les deux hommes eurent un long palabre à voix pâle. Puis César-Auguste s'en retourna comme il était venu, se retournant fréquemment pour s'assurer qu'on ne l'avait pas vu entrer chez Calvin Boileau.

Quand parut la circulaire suivante de Calvin Boileau, elle était tout entière consacrée aux plus basses insultes contre ceux dont César-Auguste estimait avoir à se plaindre.

Au fond, il ne ressortit pas grand-chose de toute cette histoire. Les calomnies et les ordures que Calvin Boileau jeta à la tête des gens avec ses mains sales ne détruisirent en rien les arguments qui avaient été accumulés contre César-Auguste. Les gros mots ne peuvent rien contre les idées.

Mais César-Auguste n'en ressentit pas moins un agréable chatouillement en voyant traiter ses adversaires de voleurs, d'envieux, d'homosexuels et d'assassins. Il relut trois fois la circulaire de Calvin Boileau, en ingurgitant de grands verres de jus de cadavre.

Et la chronique de l'époque veut qu'après cela, Calvin Boileau ait été favorablement accueilli à T.S.F.—Fromage — où il apportait les relents d'un talent qu'on avait si bien apprécié ailleurs qu'on ne l'y avait jamais enduré assez longtemps pour que l'atmosphère devint absolument irrespirable.

N. de la R. — Calvin Boileau vivait au lointain royaume de Vervignoise à une époque reculée. Toute ressemblance avec tout Canayen mort ou vivant est purement accidentelle, fortuite, involontaire et inexplicable.



Nouveau Sphinx

## L'Unité canadienne

(Suite de la huitième page)

— Laval de Québec, dans son magnifique livre intitulé: "Le Canada français et la Grande-Bretagne". Notre peuple a été induit en erreur par des hommes ambitieux, des politiciens visionnaires, et par d'autres sources. Nous savons que nous sommes à un tournant décisif de notre histoire nationale et nous avons assez de patriotisme pour partager le poids de nos responsabilités avec les Anglais. Nous sommes plus que prêts à faire notre devoir. Plusieurs d'entre nous portent l'uniforme du Service de Sa Majesté, l'appartient au Corps de l'Armée féminine canadienne et je suis fier d'être membre de cette grande armée de femmes qui commandent leur devoir envers leur patrie. La plupart d'entre nous avons été abandonnés des bras qui nous étaient chers, de beaux foyers, une vie libre et tout le confort possible. Si nous l'avons fait, c'est parce que nous voulons que notre pays bien-aimé demeure libre de tout esclavage. Nous voulons prêter main forte aux hommes, partout où la chose pouvait être nécessaire et possible, afin que les hommes puissent s'occuper plus particulièrement de combattre pour tenir l'ennemi éloigné de nos rives et nous désirons aider à protéger les êtres qui nous sont chers et qui sont trop jeunes ou trop vieux pour se joindre à nous. En allant dans leurs tâches nos hommes, qui comprennent que combattre côte à côte partout où se trouve l'ennemi c'est combattre pour notre propre sol, nous sentons que nous faisons partie de cette grande force alliée qui un jour écrasera l'ennemi. Et nos hommes reviendront glorieux à leurs foyers et à leurs êtres aimés.

Nous savons que nous n'avons pas de temps à perdre pour dire des sottises ou faire des discernements. Nous savons que pour finir cette guerre nous devons aller à la rencontre de l'ennemi et traquer le coup dans son repaire. Nous ne voulons pas rester inactifs à la maison et attendre, c'est ce que nombre d'entre nous ont réalisés et cela explique pourquoi ils se trouvent dispersés outre-mer. Nous avons confiance en nos dirigeants. Nous savons que leurs fautes ne sont pas plus mauvaises que d'autres. — Il n'y a pas de temps à perdre, comme je l'ai déjà dit, pour faire des discernements, et encore moins de temps pour essayer des changements, n'en sachant pas les conséquences. Dans une union fraternelle, combattons pour la cause commune: la survie d'une grande nation à peine dans son enfance. De nous un peuple fort, capable de faire face à un ennemi fort et artificieux. C'est seulement en ayant confiance que nous sortirons sains et saufs de cet enfer.

Puis-je m'arrêter un instant sur ce qu'un grand Canadien-français, et avant tout un Canadien, dit un jour en s'adressant au peuple de France alors qu'il se trouvait en visite de l'autre côté de l'océan. C'était un véritable patriote, aimé et respecté de tous, je veux parler de Sir Wilfrid Laurier. Il leur dit que les Canadiens-français n'avaient pas oublié la France de leurs ancêtres, qu'il chérissait sa mémoire et sa gloire. "En traversant cette cité", dit-il en parlant de Paris, "j'ai remarqué sur un grand nombre d'édifices publics la fière devise que les armées de la République portèrent à travers l'Europe — Liberté, Égalité, Fraternité. Très bien; tout ce que cette devise renferme de valeur, nous l'avons aujourd'hui en Canada. Nous avons la liberté, absolue, complète; liberté pour notre religion, notre langue, pour toutes les institutions que nos ancêtres ont apportées de France et que nous considérons comme un héritage sacré. — Si, en devenant les sujets de la Couronne Britannique, il nous a été possible de conserver nos anciens droits et même d'en acquérir de nouveaux, par ailleurs, nous avons contractés des obligations que, en raison de notre descendance d'une race chevaleresque, nous reconnaissons pleinement et nous nous faisons un point d'honneur de proclamer. Me serait-il permis de

faire une référence personnelle? On m'a dit, continue Sir Wilfrid Laurier, qu'il se trouve ici en France des gens qui sont surpris de l'attachement que je ressens pour la Couronne d'Angleterre et que je ne m'en cache pas. Ici, c'est appelé du loyalisme, (pour ma part, puis-je dire en passant, je n'aime pas cette expression nouvellement forgée de loyalisme; je préfère de beaucoup m'en tenir à l'ancien bon mot français de fidélité). Et assurément, s'il est une chose que l'histoire de la France m'a enseigné, dit Laurier, "à considérer comme un attribut de la race française, c'est la fidélité, c'est la mémoire du coeur. Cette double fidélité", précisait Laurier, "aux idées et aux aspirations, parfaitement distinctes, est notre gloire au Canada. Nous sommes fidèles à la grande nation qui nous a donné le jour et nous sommes fidèles à la grande nation qui nous a donné la liberté". Ceci fut dit en 1897, l'année qui marqua le Jubilé de la Reine Victoria à l'occasion duquel Laurier et son épouse traversèrent l'océan pour participer en vrais patriotes à la célébration du Jubilé de diamant de la Couronne. Il alla représenter, à titre de Premier Ministre, le Dominion toujours progressant grâce à son excellente politique. Sir Wilfrid Laurier n'avait aucun préjugé de race ou de religion. C'est l'exemple qu'il nous a laissé et que nous devons tous suivre de manière à ne pas manquer de foi à cet homme qui nous a montré le chemin d'une meilleure entente.



## Honneur à tous

Lorsque j'écrivais un court souvenir, voici trois semaines, par lequel je demandais justice pour tous, c'est à dire que les étrangers soient admis à servir dans les mêmes conditions que les Canadiens, je n'imaginai guère que ces lignes me vaudraient tant d'attention.

J'ai publié, à ce propos, dans Le JOUR du 18 juillet la lettre d'un lecteur qui nous donnait son opinion. J'ai reçu d'autres avis. En voici un signé d'un sous-officier belge mobilisé.

"Il va sans dire que, étranger moi-même, mais ayant obéi aux ordres de mobilisation lancés par mon Gouvernement, j'approuve l'idée qui a présidé à la rédaction de cet article, déplorant même qu'une publicité plus grande ne soit pas faite autour de cette situation paradoxale, qui consiste à mobiliser les Canadiens pour aller libérer les pays conquis (entre autres Belgique, Pologne, Hollande, Norvège) alors que les nationaux de ces mêmes pays, installés au Canada, peuvent rester chez eux en toute quiétude, malgré qu'ils soient considérés comme déserteurs et passibles de condamnations, par les Gouvernements de leur pays d'origine, dont le Canada est l'allié.

Il y a là quelque chose qui, en effet, heurte le bon sens, et même la morale, et une lacune grave qui profite à une catégorie d'individus qui, en toute hypothèse, ne méritent nullement cette immense faveur qui leur est faite de ne pas être astreints au service militaire obligatoire.

Cette question est une question purement canadienne, aussi, je m'en voudrais de m'y immiscer davantage. Mais j'ai surtout tenu à vous écrire pour mettre au point une question que l'auteur de l'article ne soulève pas, probablement par défaut de renseignement.

Je voudrais en effet attirer l'attention de l'auteur, et la vôtre, sur le fait qu'il existe au Canada, depuis plus d'un an et demi, des camps militaires belge, norvégien, hollandais, polonais, où ils subissent un entraînement militaire pour rejoindre ensuite le gros des forces de leurs pays respectifs. Il n'est donc pas nécessaire de créer une "légion étrangère" — comme le suggère l'auteur — qui rencontrerait probablement les "mêmes difficultés d'ordre technique" dont il est question lorsque le Gouvernement canadien songe à appeler les étrangers sous les armes.

Ces étrangers trouvent en effet dans ces camps non seulement des compatriotes parlant la même langue, mais aussi des chefs venus de leur ancien pays, et, enfin, des conditions d'existence semblables à celles des camps canadiens. Je puis vous dire qu'en ce qui concerne les Forces Belges stationnées à Joliette, les conditions de logement, nourriture, soins médicaux, équipement, paie, allocations familiales, et même discipline, sont en tous points semblables à celles en vigueur dans l'armée canadienne.

Vous admettez donc sans peine qu'il n'est pas besoin d'étudier plus longtemps la question, ni d'envisager de solutions compliquées, alors qu'il suffirait, pour que le problème soit

résolu, que les étrangers MOBILISÉS au Canada dans les mêmes conditions que les Canadiens, soient versés au moment de leur entrée sous les armes, dans les Forces de leurs pays respectifs, à l'entraînement au Canada. Ou, ce qui est plus simple encore, que le Gouvernement fasse savoir par la voie de la presse, que le service militaire décroité par les Gouvernements reconquis par celui du Dominion, ne pourra plus être dorénavant évité par les sujets des pays en cause. Si aucune loi n'existe encore permettant d'agir de la sorte — ce qui semble étrange après près de trois ans de guerre — il ne faudrait pas tant de temps pour en rédiger une.

Je puis ajouter, pour conclure, que les Camps installés par les Gouvernements alliés sont prêts à accueillir les recrues qu'il leur serait permis d'enfin mobiliser.

Si d'autres lettres devaient me parvenir à ce sujet et qu'elles contiennent différentes suggestions utiles au débat, je les publierai également et j'en tenterais, si toutefois la question intéresse encore, la synthèse.

Donc, entendu, les colonnes du JOUR sont ouvertes à tous. Une observation au sujet de la lettre publiée ci-dessus: Je ne pense pas, je l'ai déjà dit, que ce soit une "immense faveur de ne pas être astreint au service militaire obligatoire".

Nous autres, Français, avons toujours considéré pour un honneur de "servir".

La plus grande déception d'un jeune homme parvenu à l'âge du service militaire était, en France, de se voir réformer par un conseil de revision. Ajoutons à cela que nous servirions pour rien, c'est-à-dire sans solde. Ce que l'on appelait le "prêt du soldat" se montait à un sou par jour, c'est-à-dire le cinquième d'un cent, à l'époque où le franc était encore en or, soit un cent par cinq jours.

Que dire en temps de guerre? Mais que c'est une "immense faveur que de pouvoir servir son pays".

On le verra bien, si un second front s'établit en France, par le nombre de citoyens qui au fur et à mesure de l'avance alliée s'entraînent pour venir grossir les armées de la libération.

M. H. E.

POUR vos AMIS et pour VOUS

Le Médaille en Miniature

avec une chaîne

LOUIS

avec nom, initiales, (ou nom du régime) ou No de licence de votre voiture etc., d'un côté et n'importe quel texte ou PHOTO au dos.

PRIX 49¢ PLUS TAXE

en timbres ou mandat — communiquez aussi les textes désirés.

M. F. Co. 3661 Ste-Famille, Dépt. 51 MONTREAL.

## Déclarations de M. André Philip

OTTAWA, 29. (L.F.C.) — M. André Philip, professeur à l'université de Lyon tout récemment échappé de France, a fait d'intéressantes déclarations à la presse de Londres. Il a expliqué que la résistance en France avait le même fondement que le mouvement du général de Gaulle, c'est-à-dire qu'on luttait, en France comme au dehors, pour des valeurs morales et spirituelles qui seront toujours incompatibles avec les doctrines nazies. Les petits groupes isolés du début qui souvent s'ignoraient se sont rapprochés et s'identifient maintenant avec la France combattante sous la direction du général de Gaulle. En zone occupée, dit M. Philip, l'ennemi numéro un, c'est l'Allemand, l'ennemi numéro deux, c'est Vichy; dans la zone non-occupée, ou plutôt différemment occupée, l'ennemi numéro un, c'est Vichy,

l'ennemi numéro deux, c'est l'Allemand.

La révolte augmente au fur et à mesure des pillages au profit de l'Allemagne. Sans la présence des Allemands, il n'y aurait pas de problème agricole en France. Pour acheter des vivres il faut désormais quatre instruments: billets de banque, tickets de nourriture, amis et des jambes pour faire la queue devant les magasins. L'hiver prochain s'annonce comme terrible. En zone occupée, les six ou sept policiers se contrarient, ce qui vaut à M. Philip d'avoir pu s'échapper. Pour examiner les problèmes que posera la victoire, M. Philip a constitué de nombreux groupes d'études. Les formules de solution du passé sont primées, et il faut donc faire preuve d'imagination. M. Philip estime que le général de Gaulle, qui eut pour premier rôle de remettre la France dans

la guerre, sera seul en mesure d'assurer l'administration du pays pendant la période de transition qui permettra à une assemblée constitutionnelle d'établir les bases du régime futur de la France.

### Grenades sous-marines fabriquées au Canada

On apprend dans l'édition de juin de L'Ovale C-I-L qu'une bonne partie des grenades sous-marines employées dans l'Atlantique par les navires alliés contre les sous-marins ennemis sont fabriquées au Canada. Le moyen le plus efficace de détruire un sous-marin consiste à l'encadrer, c'est-à-dire à l'entourer de quatre grenades réglées de façon à ce qu'elles éclatent simultanément. Mais, dit l'article, même si la manœuvre n'est pas parfaitement réussie et si le sous-marin n'est donc pas aussi implicitement écrasé que le souhaiteraient les assaillants, la détonation se produit souvent assez près pour le désamarrer: il remonte alors à la surface et se rend, ou s'engloutit à grande profondeur et se fait broyer par une pression irrésistible.

Quand on entend le SIFFLET DE MIDI

C'est bon de revenir à la BLACK HORSE

La meilleure bière au Canada — produite par DAWES depuis cinq générations

# L'Internationale, hymne national russe

Par Marcel H. Estienne

Eugène Pottier était âgé de 55 ans lorsqu'en 1871 il écrivit son chant, "L'Internationale". Ce parisien de Paris avait connu une enfance difficile. Il avait lutté tous les jours et à chaque heure du jour. Son travail s'était partagé entre son échoppe d'emballer et la propagande active qu'il menait en faveur de la première Internationale.

Le 8 janvier 1865 le premier bureau de l'Association Internationale des Travailleurs s'ouvrait à Paris, 44 rue des Gravilliers et le même jour le préfet de police et le ministre de l'Intérieur recevaient communication des statuts de l'association selon la loi.

Ces statuts signés par trois ouvriers anglais (Oger, Cremer, Wheeler) furent unanimement approuvés par le petit noyau de travailleurs français, réunis rue des Gravilliers, parmi lesquels figurait Eugène Pottier. L'article premier déterminait le but de l'association destinée à assurer "le concours mutuel, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière", après que les préliminaires eussent constaté "que l'émancipation des travailleurs doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes" — "que l'assujettissement du travailleur au capital est la source de toute servitude politique, morale et matérielle" — "que l'émancipation des travailleurs est un problème international". On imagine que nourri à ces sources, Pottier n'entendait pas persévérer dans son métier d'emballer. Lui et ses amis firent ajouter à ces statuts différents considérants et il est curieux de constater que l'auteur de ce qui est aujourd'hui l'hymne national russe s'exprimait comme suit:

"Il est nécessaire d'annuler l'influence russe en Europe par l'application du principe du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes."

Il est vrai que la Russie représentait à l'époque le régime autocratique par excellence.

D'ouvrir emballer, Pottier devint à la suite d'un ne sait trop quelles circonstances, dessinateur sur étoffes. Il n'obtint pas, dans cette profession, plus grand succès.

Pottier se succéda à l'aise, rue des Gravilliers, dans les bureaux de l'Internationale, première du nom.

Nom pompeux à l'époque si l'on songe que le mobilier du dit bureau se composait d'un petit poêle en fonte cassé, d'une table en bois blanc qui, de jour, servait d'établi à l'un des membres, menuisier de son état, et enfin de deux tabourets en bois blanc auxquels on adjoignit plus tard quatre sièges de fantaisie. Le règlement du loyer de ce sordide rez-de-chaussée posait, à chaque terme, un problème sans cesse nouveau, sans cesse difficile. C'est pourtant là qu'une doctrine, qui devait bouleverser le monde, prit son essor.

Passons sur les incidents qui bien souvent bouleversèrent la vie de l'Internationale naissante, sans omettre toutefois les poursuites qui lui furent intentées par l'Empire en 1867. Rien de grave ne put être invoqué contre l'association, toutefois condamnée à 100 francs d'amende et dissoute. Elle se reconstitua, fut à nouveau poursuivie, les dirigeants condamnés à trois mois de prison et c'est à ce moment, en 1869, que l'introduction des blanquistes (partisans du député extrémiste Blanqui) lui donna cette teinte révolutionnaire qu'elle ne devait plus quitter.

Pottier n'avait cessé de prendre une part active au développement de l'Association. Il était davantage doué pour la politique que pour le dessin et aussi davantage doué pour la chanson que pour la politique.

La folle déclaration de guerre de la France à la Prusse, en juillet 1870, l'émeut et le navra. Il signe un manifeste adressé ce même mois de juillet aux socialistes allemands. Il en reçoit une vague réponse, pas assez cependant pour empêcher les travailleurs allemands de se ruer sur la France. Pottier entend accomplir son devoir: aussi bien ce devoir s'accroît-il avec ses sentiments, la destruction du capitalisme dont à ses yeux l'autocrate Guillaume Ier, roi de Prusse est le plus abject représentant.

Mais les Allemands avancent; Paris investi, Pottier est nommé adjudant d'un bataillon de la garde nationale, puis membre de la Commune, le 10 avril 1871, dans ce deuxième arrondissement qui l'avait vu naître, travailler, lutter et souffrir. C'est alors qu'il lance une de ses bonnes chansons:

## GUILLAUME ET PARIS

Paris comprends ton danger,  
J'ai pris ton armée au piège;  
Ouvre ou je vais t'assiéger,  
— Assiégé

Tu verras se consumer  
Le vieillard, l'enfant, la femme,  
Ouvre, ou je vais t'affamer!  
— Affamé!

Un cratère va flamber  
Brûlant palais et mansarde,  
Ouvre, ou je vais bombarder!  
— Bombardé

Tous n'ont pas même raideur  
Pour la paix qu'on maquignonne,  
Quel est ton ambassadeur?  
— Cambroune!

Vinrent les idées de mars 1871 et l'installation à Paris de la Commune. Les affiches que Clémenceau, maire de Montmartre avait fait apposer dans Paris jaunissaient aux murs. On pouvait cependant encore lire:

"La municipalité du 18ième Arrondissement proteste avec indignation contre un armistice que le gouvernement ne saurait accepter sans trahison."

Paris, le 31 octobre 1870  
Le Maire du 18ième Arrondissement  
Signé: G. Clémenceau

Mais si le gouvernement avait accepté l'armistice, les communards entendaient, eux, persévérer dans la résistance. Pottier, qui avait été nommé membre de la commission des services publics passait des nuits d'insomnies. Il rêvait d'un monde meilleur, de cette Internationale des Travailleurs qui régènerait l'humanité.

Maitresse de Paris, la Commune deviendrait maîtresse du monde. Le soir, son travail d'administration terminé, et alors que Paris était à nouveau investi, mais cette fois-ci par les troupes régulières françaises, Pottier partait de l'Hôtel de ville et par la rue du Temple atteignait la rue des Gravilliers.

A la lueur d'une lampe fumeuse, il écrivait toutes les nuits quelques vers du chant de la libération. Il n'avait vu autour de lui que peine et misère, qu'amertume et souffrance. Il sentait confusément qu'une grande force habitait la terre et que ceux qui travaillaient avaient droit à davantage qu'à du pain sec et à de l'eau. La déesse Raison, le Champ de Mars, Robespierre, l'Être suprême, toutes ces images d'Épinal dansaient en son cerveau; une

puissance inconnue l'animait; et là, sur ce feuillet jauni, sa plume courait, courait et inscrivait les paroles magiques qui libéreraient le Monde:

Debout les damnés de la terre,  
Debout les forçats de la faim,  
La raison tonne en son cratère,  
C'est l'éruption de la fin.  
Du passé faisons table rase  
Foule esclave, debout, debout,  
Le monde va changer de base:  
Nous ne sommes rien, soyons tout.

## REFRAIN

C'est la lutte finale  
Groupons nous et demain  
L'Internationale  
Sera le genre humain

A mesure que les Parisiens souffraient davantage parce que l'investissement de Paris se complétait, Pottier sentait monter en lui la rancœur et la haine. Ceux qui avaient prêché la résignation, qui promettaient une vie future et hypothétique dont personne n'était jamais revenu, ceux qui avaient mené la France à la défaite malgré ou avec leurs beaux discours, il les englobait dans une même réprobation. L'idée de la seconde strophe lui était venue à la lecture du journal "Ni Dieu, ni maître" publié par le député extrémiste Blanqui:

Il n'est pas de sauveur suprême,  
Ni Dieu, ni César, ni tribun,  
Producteurs sauvez-vous nous-mêmes!  
Décrétons le salut commun...

Lui, il trimait depuis sa plus tendre enfance. Parfois son chemin le conduisait au pied de la Bourse sise dans cet arrondissement qu'il représentait. Quelle ironie du sort! Lui, le loqueteux, mais qui se sentait soulevé par tout ce que la nature lui avait donné de foi révolutionnaire et d'enthousiasme, il aurait à défendre les propriétaires de ces coupes, de ces tiburys, de ces victorias, qui attendaient leurs maîtres aux portes du temple de l'Argent et dont les cochers l'enveloppaient d'un coup de fouet lorsqu'il ne se rangeait pas assez vite à leur passage? Alors la rage le saisissait et les mots coulaient comme des balles de sa plume vengeresse:

L'Etat comprime et la loi triche  
L'impôt saigne le malheureux  
Nul devoir ne s'impose au riche  
Le droit du pauvre est un mot creux  
C'est assez languir en tutelle  
L'Égalité veut d'autres loix!  
"Pas de droits sans devoirs, dit-elle,  
"Egalez, pas de devoirs sans droits."

Il pensait aussi à ses frères qui souffraient, surtout à ceux qui, la journée achevée, remontaient, de la mine, aux corons, ces casernes que d'inhumaines compagnies avaient construites afin de tenir le mineur sous leur loi; à ceux qui, victimes du grisou, resteraient à jamais ensevelis aux noirs profondeurs; à ceux qui brisaient le granit des ballasts, rivaient les traverses et par la pluie et par le gel, et par la canicule et par la neige, couvraient le pays d'un réseau d'acier par où circulerait, au profit de quelques-uns, l'abondance et la vie.

Hidoux dans leur apothéose  
Les rois de la mine et du rail  
Ont-ils jamais fait autre chose  
Que dévaliser le travail?  
Dans les coffres-forts de la bande  
Ce qu'il a créé s'est fondu.  
En décrétant qu'on le lui rende  
Le peuple ne veut que son dû.

Mais tout cela changerait. A chacun devait revenir selon son travail, selon sa peine et la société future exclurait de son sein les inutiles, les parasites qui ne devaient leur fortune qu'au hasard de la naissance. Et son chant qui bouleverserait le monde, qui serait le chant de la révolution montante, se terminait là:

Ouvriers, paysans nous sommes  
Le grand parti des travailleurs.  
La terre n'appartient qu'aux hommes  
L'oisif ira loger ailleurs.  
Combien de nos chairs se repaissent!  
Mais, si les corbeaux, les vautours  
Un de ces matins déparassent,  
Le soleil brillera toujours.

## REFRAIN

C'est la lutte finale  
Groupons nous et demain  
L'Internationale  
Sera le genre humain.

Durant qu'il s'attachait à cette composition, la Commune de Paris agonisait. C'est alors qu'Eugène Pottier partit pour les États-Unis, puis retourna en France à la faveur d'une amnistie.

Il était bien oublié. Son Internationale qu'un ami, Degeyter, avait mis en musique, de façon sombre et mystique, traînait en feuillets épars dans ses tiroirs. Sa déesse se faisait de plus en plus grande. On le voyait parfois aux soupes populaires, parfois aussi d'anciens amis, pas beaucoup plus riches, partageaient avec lui le rien qu'ils possédaient.

Mais ses rêves fous le hantaient toujours. En cohortes formidables, les travailleurs conquerraient le monde: il ne mangeait pas, mais l'abondance régnait partout; il n'avait pas de toit, mais pour tous il voyait une petite propriété, un petit jardin; il était seul, désespérément, — mais dans l'avenir que de foyers heureux! Et c'est ainsi que la mort le surprit, en 1887 et l'emporta alors qu'il murmurait:

"L'Internationale sera le genre humain"

On ramassa ses hardes, ses écrits, et un an après sa mort un éditeur courageux les publia, sous le titre: "Chants révolutionnaires."

Ce fut une révélation. L'Internationale devint aussitôt le chant du travail. Tous les hommes avides de progrès, avides d'humanité le connurent. Les révoltes, les émeutes, les grèves, les soulèvements se firent au son de l'Internationale: Et aussi les victoires du peuple, les victoires pacifiques, celle de l'électorat français en 1936, — les victoires sanglantes, celle de la Révolution russe.

Ceux de Kronstadt, ceux de Sébastopol mouraient en 1917 en chantant l'Internationale, tout comme ceux de 1942.

Ce qu'avait souhaité l'humble ouvrier Pottier, ce rêve s'était réalisé. Tout un monde s'était rallié à son inspiration, un monde qui devait donner le meilleur de son sang pour la défense des travailleurs, et des conquêtes du travail, et de la liberté.

Mais Pottier visait plus haut: très au delà de ces grands mouvements peut-être nécessaires au progrès de l'humanité, il voyait les hommes réconciliés marchant en bataillons serrés vers l'aube triomphale des temps nouveaux:

"Et demain, l'Internationale sera le genre humain."

# Le Japon et la guerre(1)

par H. Byas

Au moment où chacun s'interroge sur le sort de la guerre dans le Pacifique et sur la véritable puissance du Japon, un grand journaliste qui "en revient" fait paraître un reportage passionnant et instructif sur la situation actuelle et sur les événements que l'avenir tient en réserve.

L'auteur du livre *Le Japon et la guerre* que vient de publier Les Éditions Variétés, a longtemps vécu en Extrême Orient, où il était correspondant de plusieurs journaux américains. Il a accumulé, pendant son stage chez les Japonais, une documentation très riche qu'il utilise avec beaucoup de clarté dans un livre bourré de faits, d'anecdotes et d'intérêt.

Quelle est la force du Japon? Où est sa vulnérabilité? L'auteur répond: "Je ne sais pas combien de navires de guerre et de commerce, combien d'avions les Japonais ont en réserve... Mais je sais bien comment ils réfléchissent et calculent, je sais bien comment et par quels détails qui piquent depuis longtemps sa curiosité: Qui gouverne au Japon? — Comment vit l'Empereur? — Qui est Konoyé? Matsuoaka? — Que pensent les Japonais des autres nations? de la guerre? — Quelles sont leurs ambitions? — Comment sont-ils organisés? — Qui gouverne l'armée et la marine? — La vie au Japon ressemble-t-elle à notre modernisme? — Les Japonais aiment-ils les Allemands? — Où veulent-ils en venir avec cette guerre? — Peuvent-ils conquérir les Indes? l'Australie?"

Avec ses portraits saisissants, ses observations psychologiques, son étude de l'évolution japonaise, *Le Japon et la guerre* est le premier livre à préciser la nature vraie de la guerre dans le Pacifique.

(1) Un volume de 176 pages. Les Éditions Variétés, Montréal, Prix: \$1. En vente dans toutes les librairies et aux Éditions Variétés, 1410 rue Stanley, Montréal.

# Qui veut visiter le royaume du Saguenay

C'est maintenant une chose à la portée de toutes les bourses! De près ou de loin, tous peuvent connaître, et voir, et goûter les beautés de ce coin pittoresque. Tous peuvent en apprendre l'histoire, la belle histoire du pays où vécut Maria Chapdelaine.

Il est permis à tous de pénétrer dans la vie intime des gens. Car des écrivains ont étudié les diverses époques du Saguenay; des artistes en ont photographié les plus beaux sites.

Ils ont condensé toutes leurs trouvailles en deux albums d'une centaine de pages chacun. Plus de 80 photos pleine page, couleur bronze, sur papier glacé, nous présentent la vie qu'on mène, dans ce royaume, et les spectacles dont on jouit.

80,000 exemplaires ont été lancés pour répondre à la curiosité du public sur ce mystérieux pays inconnu.

Qu'à l'occasion du centenaire de Chicoutimi, on profite du moment où l'intérêt est porté de ce côté pour révéler aux enfants, petits et grands, comme il y a de belles choses chez nous.

Ces deux albums de 25 sous sont déjà en vente dans les librairies et chez les éditeurs, aux Éditions FIDES, 3425, rue St-Denis, Montréal. Tel.: Harbour 7228.

# Manque d'imagination et de culture à C.B.C.

— Suite de la première page —

variété possible de points de vue. Les témoignages, y lisons-nous, ont démontré que ce principe a été négligé pendant très longtemps après l'ouverture des hostilités. Votre comité a fait ressortir l'importance de présenter une grande variété de vues soumises à la censure... La radio doit présenter de nouveaux commentateurs et de nouveaux sujets.

Bravo! messieurs du comité. Toutes réserves faites pour les émissions séditieuses ou de nature à nuire à notre effort de guerre, Radio-État doit être la tribune du peuple. Chaque semaine, on devrait prêter le micro une heure ou deux au groupe, d'ailleurs peu nombreux, d'hommes et de femmes qui ont quelque chose à dire, fussent certaines opinions de ces gens déplaire aux affreux bourgeois qui dirigent souvent nos ondes. Non seulement on y entendrait des opinions intéressantes, mais on aurait l'heureuse surprise d'y mettre en lumière des talents ignorés ou systématiquement méconnus. Ceux d'entre ces personnes qui manifesteraient une supériorité évidente ne tarderaient pas à gagner la faveur du public et devraient, par la suite, combler les lacunes d'un réseau qui se meurt d'inanition.

"Le personnel des programmes, dit le Comité, doit avoir des aptitudes et de l'imagination". Ce reproche à peine voilé s'impose. Je ne crois pas qu'un service public soit plus dépourvu d'imagination, d'esprit créateur, d'invention, que Radio-Canada. On nous y a fait entendre à coeur d'année les mêmes voix, les mêmes couplets, les mêmes banalités. Des individus sans talent réel, ou des bonshommes qui n'avaient pour culture que du clinquant, ont été l'objet d'explicables prédilections.

Comme bien d'autres, j'ai l'impression que MM. Frigon et Beaudet, qui font la pluie et le beau temps, à C.B.C., ont trop présumé de leurs forces. Tous deux ont d'appréciables qualités. Le premier est toujours le technicien dont on a besoin; le second peut diriger brillamment la partie musicale. Mais il faut que les vaches soient bien gardées. Je m'y connais en hommes. Si l'on me disait un jour que MM. Frigon et Beaudet devraient diriger les mouvements d'opinion dans un simple village, je m'insurgerais énergiquement. L'un et l'autre manquent de culture générale. Ils sont intelligents: ils ne sont cultivés ni dans le domaine des idées, ni dans le domaine littéraire. Qu'on me pardonne de démasquer aussi brutalement cette lamentable insuffisance: quelques millions d'auditeurs ont droit à la vérité.

Le Comité s'en est-il rendu compte quand il a fait la recommandation suivante? «La Société ne doit pas se borner à choisir les meilleurs programmes

disponibles des autres pays, mais elle doit aussi s'efforcer de radiodiffuser ce que les Canadiens peuvent faire de mieux... Les programmes doivent être souvent changés et révisés... Le personnel doit être assez nombreux pour laisser aux créateurs tout le temps nécessaire aux recherches, à la conception et à la réalisation des programmes nouveaux et intéressants...»

Ce conseil ne sera jamais suivi aussi longtemps qu'il existera une liste noire à C.B.C. Tous ceux dont les idées ne plaisent pas, soit à certains membres haut placés du personnel, soit à une certaine catégorie de citoyens, sont impitoyablement éloignés de tous les micros. Et ceux des artistes qui n'ont pas la consécration bourgeoise, restent dans l'obscurité la plus complète. Voilà où nous en sommes.

Le talent, quel qu'il soit, a le droit de s'exprimer à la radio. Il ne s'agit pas de savoir si telle ou telle voix va déplaire à des gangs d'imbéciles ou de crétins vénérés, mais bien s'il vaut la peine de la faire entendre.

Quant aux programmes récréatifs et artistiques, ils révèlent encore le manque d'imagination ou de culture de certains responsables de C.B.C. On devrait savoir depuis longtemps qu'aucun être au monde ne peut nous offrir quotidiennement deux sketches intéressants. C'est absurde et inhumain. Même une émission par jour est accablante pour son auteur. Celui-ci, eût-il du génie, succombera à la tâche et finira par tomber en pleine défaveur.

Peu nombreux sont les commentateurs, les écrivains, les dramaturges, les interprètes, dans une nationalité qui ne compte guère que trois millions d'habitants et dont l'éducation laisse à désirer. Là est l'excuse de Radio-Canada. Mais encore faut-il du moins employer à bon escient les quelques talents que nous possédons. Quand un certain nombre de ces talents sont en butte aux préjugés ou au mauvais goût des directeurs du réseau d'État, il n'est pas étonnant que la rareté du matériel humain soit à l'état de crise.

Et quand on aurait utilisé tous les Canadiens aptes, il resterait encore, soit à Montréal, soit à New-York, soit en d'autres centres nord-américains, des réfugiés de marque, des écrivains de premier ordre, des poètes, des dramaturges, des acteurs, des sociologues, des savants, tous gens de haute et forte culture qui nous sont venus de la France, pays de toutes les lumières, et qui, dans leur exil, pourraient projeter sur la province de Québec la semence de civilisation moderne avec laquelle nous avons rompu il y a un siècle ou deux.

Pour penser à un tel projet, il suffit d'un peu d'imagination, et pour l'exécuter, il suffit de mettre les valeurs spirituelles, si humaines, si universelles, au-dessus des valeurs paroissiales.

Jean-Charles HARVEY

# VENEZ au

# RASSEMBLEMENT POPULAIRE

## à FLETCHER'S FIELD

On entendra au nombre des orateurs

PAUL FOURNIER  
ROBT. HADDOW  
LESLIE ROBERTS

DIMANCHE 2 AOÛT 2:30 p.m.

...et prouvez que vous êtes prêts à appuyer la tâche d'ouvrir un

# SECOND FRONT SANS DELAI!

Cette annonce est publiée et payée par le «Comité Victoire Alliée», ch. 609a, 1117 Ste-Catherine ouest  
JOHN KERRY, président Dr RAYMOND BOYER, vice-président MARY JENNISON, secrétaire

# SARCLURES

Un coiffeur m'apprend que "la demande pour son gracieux permanent pour elle (lui, espace, e-l-l-e, pour telle) qu'il le donnera sans appointement aux mêmes prix d'introduction". C'est fabuleux. Si chauve que je sois et si heureux que me rendrait le moins permanent des permanents, je me refuse à tout embellissement par introduction et ne l'accepterai qu'en surface.

Il y a quelques années, un grand magasin montréalais affirmait que "les petites carottes font partout". C'est ennuyeux pour la bonne et ce n'est pas fait pour encourager l'acheteur, mais, du moins, le verbe s'accorde avec son sujet, règle que n'observe pas une réclame plus récente du même établissement: "un morceau de lingerie font de belles étrennes". Je retrouve ce désaccord dans la publicité de la maison X: "Nos dentiers permet de manger avec joie".

Heureux les riches! Nos boutiquiers leur offrent "à des prix ridiculement bas" des "complets junior avec 1 pre de breches", des "souliers ayant un arche spécialement construit", de la "velvetine à pois polka", des "soquettes et des chinchuckers lavables", des "cages d'oiseaux sur pieds" et des "verres à patter" sur pattes au pluriel, ce qui doit être bien gênant pour les convives. Cette nuit, chers lecteurs, je vous souhaite de ne pas rêver de ces verres à pattes, déambulants de toutes leurs pattes sur votre courtépoinie.

Pancarte dans un tram.

J'y vois un gros bébé, dans le costume cher aux bambini raphaëlesques. Que me dit ce poupon? Horreur!... moi, père de famille, faut-il que mes honnêtes regards tombent sur un conseil aussi pervers, énoncé par des lèvres si candides? Hélas! il n'y a plus d'enfants. Ce marmot sans vergogne s'écrie: "Papa" — (et ce papa n'est pas peu présomptueux...) — "Papa, n'oublie pas les bonnes..." Ai-je la berlie? Quoique inattendu en l'occurrence, "Papa, n'oublie pas maman..." serait, à mon sens, plus judicieux. Heureusement que, m'étant frotté les yeux, je lis, plus bas, en caractères de couleur, de famille, de dimensions tout à fait différentes: "... pilules mauves pour maman". Ce doux enfant me disait tout uniment: "Papa, n'oublie pas les bonnes pilules mauves pour maman!" Je respire, mais quelle alerte!

A ce propos, souffrez que je vous inflige une petite digression. La symétrie du langage, dont la définition la plus large serait: "harmonie résultant de certaines dispositions et combinaisons des parties de la phrase" — cette symétrie, dis-je, ne consiste pas seulement dans l'heureuse proportion des éléments offerts à l'intelligence. Il en est une autre, essentielle dans les titres, les sous-titres, les manchettes, et non moins essentielle à l'agencement graphique des réclames. Dans le premier cas, pécher contre la symétrie rend la phrase boiteuse. Dans l'autre, cette asymétrie purement visuelle peut rendre le texte complètement incompréhensible — telle l'exhortation du bébé précité.

Dans la réclame dont la composition, la maquette, est exécutée à la main et agrémentée d'un dessin, d'une photo, d'un motif décoratif — la pancarte des véhicules publics ou le grand panneau-réclame qui donne tant d'attrait aux routes de nos campagnes — cette asymétrie est inexcusable. Dans le journal, le reporter qui doit rédiger ses propres titres (et c'est le cas le plus fréquent, car maintes feuilles n'ont pas employés spécialement affectés à cette besogne), circonscrit dans les limites d'une colonne de largeur fixe où il ne peut aligner qu'un nombre de lettres déterminé, est souvent forcé à d'étranges voltiges verbales et ne retombe pas toujours sur ses pieds.

Exemple, ce titre: 1ère ligne, UNE ARMÉE DE 40.000; 2e ligne, HOMMES EST ANÉ-

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que FRANCIS SHAND HOWELL, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, époux, demeurant présentement à 32, rue Saint-Vincent, Port of Spain, Trinidad, British West Indies, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente ou prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, KATHLEEN KEARNS, épouse, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 30 jour de juillet, 1942.

GREENBLATT & GODINSKY, Procureurs du requérant.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que FRANCIS SHAND HOWELL, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, époux, demeurant présentement à 32, rue Saint-Vincent, Port of Spain, Trinidad, British West Indies, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente ou prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, KATHLEEN KEARNS, épouse, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 30 jour de juillet, 1942.

HENRY BULKIND, Procureur de la Requérante.

# Chronique des Livres

## Yves R. Simon—La Marche à la Délivrance (Edition de la Maison Française N. Y.)

Les fascistes français aimaient à expliquer les triomphes de la diplomatie et des armes allemandes en répétant, avec une feinte tristesse: "que voulez-vous? Ils ont un idéal, et nous n'en avons pas".

En appelant ainsi les aspirations des barbares, les habiles partisans du national socialisme en France, supposaient un "idéal" fait de force et de violence. Si le nazisme était un idéal, seul le communisme pouvait lui correspondre en vigueur et en dynamisme. Si les succès des nazis leur étaient inspirés par leurs conceptions particulières d'un monde meilleur, seule une philosophie d'un réalisme aussi farouche pouvait leur faire échec.

Ainsi, le bourgeois moyen et faible se trouvait placé devant une alternative d'un absurdité complète, mais qui apparaissait logique et indépassable à son mauvais sens naturel. Le dilemme posé avec évidence, la propagande avait gagné la partie. Persuadé qu'il fallait choisir, le possédant ne pouvait, évidemment, se décider pour le communisme.

On sait avec quelle habileté fut exploité ce prétendu conflit philosophique. La presse, en ridiculisant le suffrage universel, le Parlement, le Gouvernement républicain, et toutes les manifestations concrètes de la liberté, aidait puissamment à la prostitution du mot "idéal", comme elle avait contribué à la prostitution du mot "national".

Un penseur catholique, professeur de philosophie, M. Yves Simon, a raison de placer au début de son livre: "La Marche à la Délivrance", une définition de mots, qui remet à leur place, dans la hiérarchie de la pensée, les élucubrations du National Socialisme, et qui invite un philosophe élevée et saine, à reprendre son rôle d'inspiratrice des hommes libres.

Mais lorsque analysant les grands courants d'espoir qui animent le monde, il donne aux ambitions des totalitaires, le nom d'"utopie", lorsqu'il explique que l'utopie ne peut se réaliser que par le pouvoir absolu de l'état et l'abolition des libertés essentielles, il nous semble que le terme n'est pas choisi avec un parfait bonheur.

"L'utopie", création fabuleuse des loisirs du penseur, a bonne réputation dans l'esprit du public. Elle est à la base de tous les progrès des institutions humaines. Les conceptions de vie future, les paradis des grandes religions ne sont-ils pas eux-mêmes des sortes d'utopies suprêmes, dont M. Simon ne voudrait pas, avec raison qu'elles fussent comparées au crédo de Munich et de Nuremberg.

Peut-être vaudrait-il mieux rendre à l'Allemagne ce qui appartient à l'Allemagne et parler simplement de "Volonté de puissance". M. Simon se trouverait, ainsi, moins étroitement lié par son affirmation que cette guerre n'est qu'une guerre sociale. Elle n'est qu'une duperie sociale.

Elle serait une guerre sociale, en effet, si l'Allemagne réalisait ce que ses simples des pays conquis espèrent d'elle, le rétablissement ou l'affirmation de leurs privilèges d'argent. Mais il n'en est rien.

Ceux qui ont attendu des nazis une attitude de brutalité contre les peuples et de complaisance en faveur des classes riches, n'ont eu raison que sur le premier point. Le National Socialisme n'est pas un article d'exportation. Les nazis ne demandent à leurs victimes d'adopter des gouvernements à l'image du leur, qu'autant que ces gouvernements aident à leurs conquêtes. Ils ne sont pas les défenseurs d'une utopie, ils sont les soldats de l'Allemagne colo-

nisatrice, ils sont animés par un sentiment qui a trouvé son nom chez eux: "la Volonté de puissance", folie collective d'un peuple qui se prend pour Dieu.

C'est cette confusion d'esprit qui a amené des hommes comme le cardinal Baudrillard, dont M. Simon définit clairement l'attitude, à pactiser avec l'ennemi. Si le Cardinal n'avait pas été aveuglé par ses préjugés de classe, il eût découvert, sous le masque d'une philosophie dérisoire, l'Allemagne païenne et avide. Il eût combattu avec ferveur, comme le font aujourd'hui les prêtres du petit clergé, et des prélats d'extractions plus humbles, ou d'opinions moins réactionnaires.

Mais, quand dans un salut fraternel aux exilés politiques allemands, M. Simon leur dit: "nous n'oublions pas que votre Patrie a été le premier pays conquis par Hitler", il s'avance dangereusement dans le piège tendu par l'Allemagne. L'infime minorité des Allemands libéraux, d'autant plus respectable qu'elle n'a jamais trouvé en Allemagne d'appui populaire profond, a déjà rendu au Reich l'immense service de lui attirer les sympathies des libéraux du monde, et de lui faire gagner ainsi une guerre que son armée avait perdue.

M. Simon oppose aux conceptions des totalitaires, l'idéal des hommes libres, "la Foi des héros", "La croyance héroïque".

Il oppose la sagesse, confiante dans la liberté, à la sottise des conceptions soigneusement bâties sur la raison. Il cite avec à propos, les experts pontifiants du gouvernement de Vichy, tenant l'Angleterre pour battue un mois après la défaite de la France, et l'apparente folie de de Gaulle et de ses partisans, affirmant que rien n'était perdu.

Et dans une construction de l'avenir, qu'il n'appellerait pas utopique, M. Simon trace à très larges traits une constitution pour la quatrième République.

Il rappelle, dans une ferme défense du suffrage universel, combien sa génération a été "rassasiée de railleries à l'égard de cette institution", et les pédales observations des vieux sages sur la capacité des classes instruites. Il est trop facile aujourd'hui de montrer que des représentants éminents, des élites, Maréchal, Académiciens, professeurs de Facultés, Prélats, Chefs d'Industrie, ont donné de frappants exemples de crétinisme politique.

Il souligne justement, que contre les moyens d'action considérables des classes dirigeantes, les masses n'ont d'autre défense que le nombre. Nous nous permettrons d'ajouter que cette défense même est apparue, dans les dernières années, étrangement insuffisante. C'est en la renforçant que l'on donnera à la quatrième République l'autorité qui a si tragiquement manqué à la troisième.

Sans croire à l'infailibilité des décisions de la majorité, il faut en effet constater qu'en France, le nombre a toujours été du côté de la justice et de la raison, à chaque manifestation du danger totalitaire, de la Chine, à Munich, et qu'en 1939 c'est l'indignation populaire qui a seule contraint au silence Bonnet, Laval, Déat, Flandin, Doriot, et leurs amis.

Aujourd'hui, de Gaulle et ses compagnons représentent devant le monde libre la volonté du peuple de France, M. Simon a mille fois raison de le dire. Mais 10.000.000 d'Allemands armés, bourreaux enthousiastes sous les ordres d'Hitler, ont qualité pour représenter l'Allemagne aux yeux des peuples martyrisés d'Europe.

PAW

### Saint-Denis

#### Nuits de Feu

Le film "Nuits de Feu" qui prendra l'affiche samedi au S-Denis est une oeuvre qui s'inspire de Tolstol. On a su adoucir certains personnages pour nous donner un très beau drame d'amour où la sobriété est à l'honneur sans pour cela nuire à la puissance. Marcel l'Herbier a fait un film qui se tient, mordant et dont l'intérêt ne se ralentit jamais.

Film d'atmosphère aussi "Nuits de Feu" nous ramène en Russie tsariste pour nous y faire assister à un drame intime où l'honneur et l'amour sont les deux pôles.

Pour cette occasion on a réuni les plus grandes vedettes françaises c'est-à-dire Gaby Morlay, Victor Francen, Georges Rigaud et le regretté Signoret qui dans le rôle d'un procureur odieux nous prouve une fois de plus quel grand artiste il était. L'action débute par une révélation. Le procureur (Francen) se rend compte que sa femme Lisa (Gaby Morlay) ne l'aime plus. Un moment il s'insurge mais magnanime il préfère partir, disparaître. Un jour on découvre un cadavre décomposé. On en conclut que le procureur s'est enlevé la vie. Le veuve va-t-elle épouser celui qui l'aime?

Le second film à l'affiche au S-Denis sera "L'Innocent" avec le joyeux Noël-Noël qui incarne avec tout le talent qu'on lui connaît.

Après de Noël-Noël on remarque Madeleine Robinson, la chanteuse Fréhel, Jacques Varennes et l'amusante Mady Berry.

### Loew's

#### This Above All en 2e semaine

Le film "This Above All" qui gardera l'affiche au Loew's pour une deuxième semaine a comme vedette Tyrone Power et Joan Fontaine. La distribution groupe également Thomas Mitchell, Henry Stephenson, Nigel Bruce, Philip Merivale, Sara All-Good et Gladys Cooper. Ce film a été dirigé par Anatole Litvak. Le scénario est basé sur le célèbre roman de Erick Knight. Joan Fontaine a remporté de très vifs succès depuis quelque temps au cinéma. Tout le monde se souvient en effet de ses interprétations dans "Rebecca" et "Suspicion".

Paul MORIN

# VOISINS LATINS, VUS DU CANADA

(Écrit spécialement pour "Le Jour")

par Marcel Roussin

XVII

## La réponse du Canada

"Lorsque l'occasion se présentera et que les circonstances le permettront, j'espère que les Canadiens se tourneront vers le Sud et tiront de là des renseignements sur ces pays de l'Amérique du Sud et sur leurs vastes populations."

(Hon. MacKinnon)

Les articles précédents nous ont appris un peu de la géographie sud-américaine et de l'histoire merveilleuse qui a commencé avec les Incas et se continue encore de nos jours, après avoir traversé glorieusement l'ère coloniale, l'Indépendance et l'autonomie dans la République. Nous avons aussi appris que l'histoire des Latins du Sud se rapproche sensiblement de la nôtre, de nous-mêmes.

Nous savons qu'ils ont dû livrer de grandes luttes pour obtenir leur liberté, qu'ils veulent la paix, la solidarité continentale, l'harmonie universelle. Ils ne craignent pas de sacrifier leurs intérêts à leurs principes, ils forment un grand peuple appelé à de glorieuses destinées. Et nous, nous n'avons qu'à nous féliciter de posséder de tels voisins.

Qu'avons-nous à présenter aux Sud-Américains en retour de la part magnifique qu'ils nous offrent? Notre histoire à nous aussi est héroïque, écrite dans le sang, à coups d'épée et de grands signes de croix. Nous n'avons pas à leur enseigner, ils la connaissent déjà; ils savent aussi que nous avons lutté pour garder des droits que rien ne garantirait; ils savent que nous avons commis des erreurs, payées bien cher; ils savent tout cela et constatent que nous pouvons nous comprendre et nous aider.

Quelle sera donc l'attitude des Canadiens devant la nouvelle politique étrangère du Dominion, quelle sera leur attitude aussi vis-à-vis de nos "nouveaux amis", les Sud-Américains?

La politique inaugurée en 1941 et qui envoie des ministres canadiens en Amérique du Sud en échange de ceux que les Républiques Latines débauchent auprès de nous a déjà été étudiée; on en a conclu que la nouvelle tournure des événements, la guerre actuelle qui ferme les marchés européens, les dangers de la piraterie en haute mer, tout cela contribuait à expliquer et à justifier l'orientation révolutionnaire donnée à la politique internationale du Canada. La guerre aura même permis à notre pays de retrouver sa voie véritable, dans le concert des nations américaines. Nos intérêts présents et futurs sont en terre d'Amérique, et notre passé peut bien avoir des racines enfouies sur les bords de la Tamise et de la Seine il ne faut pas cependant oublier que nous vivons le long du Saint-Laurent, et que nos voisins sont des Américains comme nous, qui ne verront peut-être pas toujours dans un oeil que nous fassions la cour à la vieille Europe, à la façon d'un écuyer qui se tient toujours avec les maîtres...

Nos relations avec les Sud-Américains devront être franches et ouvertes; la plupart de nos problèmes sont communs; ils peuvent apporter des frictions déplorables si nous n'y prenons pas garde, mais si nous sommes clairvoyants, ils resserreront les liens qui nous unissent déjà. Notre attitude doit être cordiale, bienveillante; nous traitons d'égal à égal des mêmes problèmes, et sous le même ciel. Nos histoires prennent naissance en même temps et par des moyens différents, conduisent nos peuples à des résultats identiques. La géographie nous a placés côte à côte, établissant des liens naturels entre les deux portions de la première peut-être des cinq parties du monde. L'histoire nous rapproche dans le temps, la géographie nous rend solidaires dans l'espace.

Une fois fixée l'attitude que nous dicte la raison et les sentiments, cherchons donc quel seront les moyens qui permettront de réaliser pleinement ces relations cordiales que nous sentons de plus en plus impérieuses. Trois facteurs principaux devraient y contribuer: le commerce, la collaboration politique, la pénétration culturelle.

Le commerce n'est pas chose nouvelle entre Canadiens et Sud-Américains, car les échanges se produisent depuis de nombreuses années déjà, quel qu'il soit encore bien inférieur à ce qu'il devrait être. Néanmoins pas de 1,6% de nos exportations et de 2,6% de nos importations en 1938? Les récentes conventions commerciales passées entre notre pays et trois Républiques latines ont donné lieu à d'intéressants commentaires, surtout lors de leur ratification par la Chambre des Communes, le 27 février dernier.

Nous n'avons pas à revenir sur ces événements récents et dont les journaux ont donné les principaux points, nous nous contentons de signaler ici un extrait du tableau soumis à cette date par l'honorable MacKinnon, tableau qui est une vivante évocation de notre commerce passé et de ses garanties d'avenir.

Population et commerce des pays visités par la délégation canadienne:

	Population	Importations 1938	Exportations
Argentine	13,000,000	442,600,000	437,600,000
Brazil	45,000,000	292,700,000	296,100,000
Chili	5,000,000	103,200,000	138,700,000
Equateur	2,800,000	10,000,000	11,700,000
Uruguay	2,200,000	48,800,000	58,900,000
Pérou	7,000,000	59,000,000	77,200,000

Commerce du Canada avec ces pays

	Exportations de	Importations de	Balance
Argentine	4,675,000	2,149,000	2,526,000
Brazil	3,522,000	769,000	2,753,000
Chili	604,000	179,000	425,000
Equateur	52,000	28,000	24,000
Uruguay	216,000	137,000	79,000
Pérou	882,000	3,005,000	-2,123,000

1941

	Exportations de	Importations de	Balance
Argentine	7,172,000	4,764,000	2,408,000
Brazil	8,097,000	19,444,000	-11,347,000
Chili	1,788,000	233,000	1,555,000
Equateur	182,000	170,000	-12,000
Uruguay	931,000	688,000	243,000
Pérou	1,942,000	2,833,000	-891,000

Il est facile de conclure que la balance du commerce qui nous était la plupart du temps favorable est demeurée encore après la visite de nos délégués en terre sud-américaine, sauf peut-être dans un moins grande proportion. Mais on avait établi là un premier contact et il ne tient qu'à nous de profiter de ce que l'avenir nous réserve.

Il serait fastidieux d'énumérer ici tous les produits que nous exportons en Amérique latine et tous ceux que nous en importons; c'est là l'affaire des Commissaires du Commerce et des Importateurs, et nous renvoyons le lecteur aux intéressants communiqués de M.M. J. A. Strong, L. S. Glass et M. J. Vesclier, publiés dans le Bulletin des Renseignements Commerciaux, organe officiel du Ministère du Commerce.

L'important pour nous, c'est que nous gagnions le plus possible à commercer avec les Républiques latines et que nous leur fournissions toujours des produits d'une excellente qualité afin de jouer honnêtement et de les encourager à activer leur commerce.

Le premier facteur de "bonvoisinage" avec les voisins latins semble donc de nature à favoriser la cause des relations canado-sud-américaines mais il devra être égalé en intensité et en loyauté par le deuxième principe sur lequel doivent reposer les liens qui nous unissent: la collaboration politique.

Nous étudierons cet aspect la semaine prochaine.

**Manoir PINOTEAU**

Venez jouir de votre longue vacance d'été au Manoir Pinoteau. Il n'est qu'à 35 heures de Montréal, par train, et les taxes y sont modérées. Pas besoin d'auto, une fois là! Tous les sports et les distractions les plus agréables vous y attendent.

Écrivez pour demander le livret et les taxes  
MANOIR PINOTEAU  
MONT TREMBLANT, P.Q.

**LE Washingtonian**  
LE TRAIN CLIMATISÉ

Quitte la Gare Bonaventure tous les 9h.05 soirs

NEW YORK PHILADELPHIE BALTIMORE WASHINGTON

Pour tout renseignement, signaler M.A. 47

**CANADIEN NATIONAL**

Sourires d'enfants

J'ai eu le plaisir de lire, juste avant qu'il ne fût livré à l'éditeur, le manuscrit d'un nouveau recueil de vers de Roger Brien.

Tout cela est jeune, neuf, moderne. Et pourtant, le poète s'astreint à demeurer dans la ligne classique. Nous trouvons sous sa plume des vers libres tels qu'on les entendait au temps de La Fontaine.

Si, cependant, Roger Brien cède à sa facilité, il ne croit pas avoir atteint du premier coup au chef-d'œuvre. Ses vers sont ensuite repris, limés, ciselés.

Il est maintenant une autre particularité qui me plaît chez lui: c'est ce constant renouvellement que l'on est à même de constater en lisant une œuvre de Brien.

Et, fût-elle là-dessus, jamais mon ami Brien n'a été aussi vraiment poétique qu'en ces tableaux de fraîcheur et de simplicité, où son art garde le ton d'une intimité très douce.

E.-Ch. H.

Conversation de table

Conservation des aliments

LE MAÏS

par Louis P. De Gouy

En 1706, une centaine de jeunes filles émigrées de France pour se marier avec des colons français de la Louisiane, firent la grève de la faim, que l'on nomma alors "la grève du jupon".

Le maïs, selon le dictionnaire est un mot anglo-saxon signifiant grain, une petite graine d'une plante de la famille du seigle, blé, etc.

Après deux jours de jeûne et de marche dans la forêt, il tomba à terre, épuisé et levant les yeux au ciel, il implora les mânes de ses aïeux de venir à son aide.

Les premiers explorateurs visitant le continent américain trouvèrent le maïs poussant partout. Jacques Cartier dans son journal rapporte que le maïs poussait si haut qu'il cachait le village indien.

En rade, foisonnaient les mats de goélettes, de citheries, de chalutiers: une forêt de mâts au-dessus de laquelle claquaient bellement des fanions multicolores.

C'était un navire de cabotage qui jaugeait cinq cents tonnes: il faisait la navette entre Saint-Pierre et la côte néo-écossaise.

Après vingt ans, Nicole, je t'apporte l'explication qu'avait exigée ta remarque de naïveté. Non, mon vieux, il n'y a pas de sauvages au Canada.

ST-DENIS SAMEDI Gaby MORLAY Victor FRANCOIS SUITS DE FEU NOEL-NOEL L'INNOCENT

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "Her Cardboard Lover" - "Pierre of the Plains". IMPERIAL: "The Juke Girl" - "Rings on her Fingers". LOEWS: "This Above All", 2e semaine.

QUEBEC

CANADIEN: "Le Mensonge de Nina Petrovna" - "Neuf de Trèfle". CINEMA DE PARIS: "La Bataille Silencieuse" - "La Route Heureuse".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "Tragédie Impériale" - "Le Porte Veine".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "La Tentation" - "L'Étrange M. Victor".

TOURISME

LES MIMOSAS: 106 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.

La première américaine de la Septième Symphonie de Shostakovich

C'est de Russie que nous est venue l'oeuvre la plus forte que l'art ait donnée au cours de cette guerre. Alors que les romanciers français, exilés ou non, vivent de la gloire acquise, alors que les peintres, un peu partout, marquent le pas, alors même qu'il semblait que l'on dût puiser, pour la musique, dans le répertoire des oeuvres d'avant-guerre, un puissant bombardier apportait aux États-Unis, photographiée entièrement sur microfilm, la partition de la Septième Symphonie de Dmitri Shostakovich, terminée pendant le siège de Leningrad.

"Magnifique!" s'est écrié Toscanini, quand on lui a présenté la partition de Shostakovich, fraîche sortie des presses de ses éditeurs américains. Et l'on ne peut que répéter après le Maître: "Magnifique!"

"Ma musique est mon arme", déclarait Shostakovich dans un message spécial lu avant la première audition américaine de sa Septième Symphonie. De cette arme, il se sert admirablement, comme se servent de leurs ses camarades qui combattent actuellement sur les rives du Don.

E.-Ch. H.

quelques personnes qui oublièrent les prodiges de valeur accomplis sur tous les champs de bataille par tous les Alliés — malheureux souvent, mais que jamais on ne saurait accuser d'avoir manqué de courage. Ce qui me semble plus exact, et que je puis dire sans réserve après avoir entendu cette Septième Symphonie de Shostakovich, c'est que les Russes seuls songent encore, tandis qu'ils livrent un combat à mort à un ennemi sans pitié, les Russes seuls songent à enrichir l'humanité d'oeuvres d'art universelles par leur beauté et leur élévation.

Le très grand musicien qu'est Arturo Toscanini a dirigé de façon magistrale l'orchestre de la N.B.C., porté par la circonstance à 110 instrumentistes, dans l'exécution de la Septième Symphonie de Shostakovich. L'orchestre du réseau radiophonique américain jouit d'une réputation largement méritée, chacun de ses concerts est un événement musical important, et tous les musiciens qui le composent sont des maîtres de leurs instruments. Il semble pourtant que, jamais, ils n'aient joué comme ils l'ont fait ce dimanche 19 juillet. Tous, ils étaient inspirés par cette musique qui était un hymne à la résistance, au courage, à la victoire des Alliés.

Nous aurons toujours de la reconnaissance à Radio-Canada pour avoir transmis sur son réseau français cette oeuvre magnifique, et avoir de la sorte contribué au succès de cet événement artistique d'une signification et d'une portée sans précédent.

E.-Ch. H.

AU FIL DES SOUVENANCES

Il y a dix ans, cela deux décades. J'étais, alors, haut comme le haut-de-chausse d'un cavalier. Mais, ce soir que je suis homme, les plus infimes détails de ce départ me hantent...

En arrière, dans la soie grise de la brume. Saint-Pierre repliait ses panoramas d'une poignante nudité. Sous le ciel mélancolique de l'équinoxe de septembre, par cet après-midi où déjà commençait de pénétrer la nuit, nous partions, mon tuteur et moi.

Je n'avais qu'à jeter un coup d'oeil de côté, pour revoir les simplissimes maisons, qui bordaient les rues tortueuses, s'élever jusqu'aux pentes du Pain de Sucre. Cela, c'était la "montagne" où se situaient nos rêves d'aventures, nos songes de huit ans à peine, où des chèvres, les sabots incroyablement agiles, foulaient les bruyères et la mousse, où croissaient en août des baies pourpres et savoureuses.

C'était le Pain de Sucre, qui encerclait un étang frétilant. Là aussi, au sein de cette désolation, des eiders, des culs-blancs, des pétrels, avaient leur pied à terre. A la base du cône, s'étirait la pointe au Canon, qui mettait le cap droit sur la mer. Cette pointe servait de refuge à un invalide tout rouillé, retour de guerres engouffrées par les âges: un respectable obusier, avec quoi on jouait à cache-cache, et qui ne réussissait même plus à faire peur aux goélands...

En rade, foisonnaient les mats de goélettes, de citheries, de chalutiers: une forêt de mâts au-dessus de laquelle claquaient bellement des fanions multicolores. Une cale sèche était un chantier où des califats étoupaient les parois d'un doris. Au loin, sur le pont d'un bateau de pêche, des gabiers bretons chantaient et le nordet harmonisait à merveille leurs voix rudes.

Après vingt ans, Nicole, je t'apporte l'explication qu'avait exigée ta remarque de naïveté. Non, mon vieux, il n'y a pas de sauvages au Canada. Il y en a eu, je le veux bien, dans l'histoire, dans le passé, qui est un étang d'onde stagnante, où il est malsain de pêcher...

Je ne reverrais plus mes petits amis: le petit Etchevarry, le petit Levacques, le petit Dumouchel, et Gaétan qui jouait si bien à la marelle, et tant d'autres. Je ne reverrais plus le ruisseau où venaient laver leur linge les fortes ménagères, filles de Normandie, filles de haute et de basse Bretagne, et filles du pays basque. Je ne reverrais plus l'Anse aux Loches, où à la marée basse, on pataugeait, pieds nus, en faisant glisser des bateaux grands comme ça, avec des voiles carrées de papier.

A ce moment, une voix puérile s'éleva près de moi. Je reconnais un de mes copains, Nicole. Il reste ici, lui; il porte un sarrau d'écolier et il a dix ans. Il me dit: "C'est aujourd'hui que tu t'en vas? J'ai tenu à te dire bonjour avant que tu partes. Mais, dis, où t'en vas-tu, comme cela?"

Instantanément, une inquiétude se peint sur son menu visage.

Après vingt ans, Nicole, je t'apporte l'explication qu'avait exigée ta remarque de naïveté. Non, mon vieux, il n'y a pas de sauvages au Canada. Il y en a eu, je le veux bien, dans l'histoire, dans le passé, qui est un étang d'onde stagnante, où il est malsain de pêcher...

Après vingt ans, Nicole, je t'apporte l'explication qu'avait exigée ta remarque de naïveté. Non, mon vieux, il n'y a pas de sauvages au Canada. Il y en a eu, je le veux bien, dans l'histoire, dans le passé, qui est un étang d'onde stagnante, où il est malsain de pêcher...

Les Concerts d'été

Commencée sur un véritable triomphe, cette saison de concerts d'été s'est poursuivie avec un remarquable succès. Le temps a voulu favoriser cette oeuvre de vulgarisation artistique et la magnifique soirée du début s'est jusqu'ici répétée chaque jeudi — si l'on excepte la température par trop froide par laquelle s'est déroulé le concert dirigé par Edwin MacArthur...

Le public, plus nombreux et plus enthousiaste que jamais, avait fait une ovation au maître Désiré Dufau au concert d'ouverture. Après avoir entendu des chefs distingués comme MacArthur et Emil Cooper, c'est avec une joie bruyamment manifestée qu'il a retrouvé M. Dufau. On ne saurait douter de la popularité du directeur attitré de l'Orchestre des Concerts Symphoniques. Ce musicien d'une incontestable culture et d'une belle autorité sait aussi fort bien faire travailler ses musiciens. On est à même, après deux saisons régulières où M. Dufau a dirigé presque sans interruption, de juger de l'avantage qu'il y a pour un orchestre de travailler sous un directeur attitré, qui lui donne homogénéité et fond, pour en faire ce splendide instrument dont, ensuite, à l'occasion, un visiteur comme André Kostelanetz peut tirer une exécution de la plus haute qualité.

Montréal possède désormais un grand orchestre symphonique qui lui fera honneur en toute occasion. Remercions-en tous ceux qui ont donné à nos musiciens l'occasion de se grouper, d'accomplir un intelligent travail d'ensemble, d'enrichir leur répertoire, de se faire applaudir, enfin, d'un public sans cesse plus nombreux et plus averti.

Rien de plus réjouissant que de voir la foule qui assiste maintenant aux concerts d'été offerts en plein air au Chalet du Mont-Royal. Qu'on nous donne enfin une vaste salle de concert où le grand public pourra être admis à prix assez modique, et l'on verra les saisons de concerts fidèlement suivies par des milliers et des milliers de personnes qui, il y a quelques années, auraient haussé les épaules seulement à entendre parler de musique symphonique.

Grâce aux concerts transmis par radio, grâce aux concerts populaires, grâce aussi aux matinées d'initiation symphonique, on a créé un public montréalais en même temps que l'on portait vers sa perfection notre orchestre.

Les Canadiens ont, pour la musique, un talent que les plus grands musiciens étrangers installés chez nous ont remarqué et loué. Ce sera l'oeuvre d'un conservatoire digne de ce nom de développer ces talents, de les cultiver, de les porter à la virtuosité. En attendant, on a certainement développé chez les nôtres le goût de la bonne cuisine. Des réunités sans nombre, en dehors de la saison régulière — festivals, galas, saisons d'opéra, grands récitals — consacrent Montréal dans son titre de métropole artistique du pays. Ce goût de la musique créé, il s'agit à présent de l'affiner, de l'élever.

Nous constatons avec plaisir, en ce sens, l'excellente tenue dont ont fait montre, en général, les concerts présentés jusqu'ici au Chalet cet été. Moins de musique, agréable mais sans portée, et davantage d'oeuvres solides. Une symphonie entière presque à chaque concert. Voilà quelque chose de substantiel, qui meuble un esprit qui s'ouvre aux beautés de la musique.

C'est une très belle oeuvre que celle des concerts populaires, surtout lorsqu'on lui donne de flatter uniquement le goût du gros public, on se mêle de former ce goût par l'initiation aux grandes oeuvres des maîtres. Une oeuvre très belle, et des plus dignes d'encouragement.

Et il est bien agréable, par les chaudes soirées de juillet et d'août, d'entendre les oeuvres des maîtres dans le cadre tout de fraîcheur de la montagne!

E.-Ch. H.

Palace

'The Magnificent Ambersons'

Dolorès Costello a jadis été célèbre au temps du cinéma silencieux. Elle revient à l'écran dans le film "The Magnificent Ambersons" à l'affiche du Palace à partir de vendredi prochain.

La distribution groupe, aux côtés de Dolorès Costello, Joseph Cotten, Tim Hill, Anne Baxter et Agnes Moorehead.

L'action du film commence en 1885 quand Isabel Amberson, fille du premier citoyen de la ville, épouse Wilburn Minner. Leur fils devient un jeune homme arrogant. Isabel avait refusé la main d'un jeune homme qui s'est marié et qui est devenu le père d'une jeune fille. Les deux jeunes gens se rencontrent et c'est l'histoire de leurs amours que raconte le film.

Capitol

'Her Cardboard Lover'

Le film "Her Cardboard Lover" à l'affiche du Capitol dès vendredi prochain met en vedette Robert Taylor, George Sanders et Norma Shearer. Le scénario de ce film est basé sur la pièce "L'Amant de carton" de Jacques Deval. Il a été dirigé par George Cukor. L'action se déroule en Californie.

C'est l'histoire d'une jeune fille qui veut donner une leçon de travail à son fiancé. Elle feint de se détacher de lui et de porter son attention sur un jeune compositeur sous prétexte que ce jeune compositeur est un bourreau de travail. Elle espère ainsi faire comprendre à son fiancé qu'il ne peut pas passer sa vie à ne rien faire. Mais les choses se compliquent et l'amant de carton finit par prendre son rôle au sérieux.

Princess

'The Big Shot'

Humphrey Bogart est la vedette du film "The Big Shot" à l'affiche du Princess dès vendredi prochain.

Le Vrai

Chez-Soi Service Irréprochable

HÔTEL ST. RÉGIS

292, RUE SHERBOURNE R.A. 4135 TORONTO

en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

POWER-FONTAINE THIS ABOVE ALL

FROM THE MAN WHO MADE 'THE BEST PICTURE OF 1941' ORSON WELLES THE MAGNIFICENT AMBERSONS

SHEARER TAYLOR HER CARDBOARD LOVER GEORGE SANDERS PIERRE OF THE PLAINS

HUMPHREY BOGART THE BIG SHOT

Gin de KUYPER 40 onces 26 onces 10 onces \$3.90 \$2.70 \$1.15

Donat COSTE

"JE SUIS OUVRIER, PÈRE DE FAMILLE..."

Les travailleurs manuels qui ont l'expérience de la vie se rendent compte des lacunes que présentent nos écoles au point de vue pratique — Une lettre qui en dit long.

Je crois de plus en plus que le salut nous viendra de la masse des ouvriers. C'est elle qui entreprendra un jour, avec l'énergie nécessaire, les réformes que l'on demande en vain à des fonctionnaires peureux ou à des bourgeois repus.

Montréal, juillet, 1942

Le Devoir. "Tribune libre". "La réforme de l'enseignement". Monsieur le rédacteur. Dans votre édition du 13 juillet courant, sous la signature de M. Maurice Huot, vous affirmez qu'un hebdomadaire montréalais (pourquoi ne pas le nommer, vous n'êtes pas "La Presse") soutient à tort que l'enseignement des écoles catholiques de Montréal est inférieur à celui des autres écoles.

Il me semble qu'il s'agit de plus qu'une querelle byzantine, et c'est pour cela que je m'y frotte le nez. Mon expérience personnelle vous donne tort. Dans mon quartier ouvrier de Ville-Émard nombreux sont ceux qui ont souffert de l'infériorité pratique de nos écoles.

Notre infériorité économique ne nous vient que de notre milieu, c'est-à-dire des dirigeants de nos écoles et de nos institutions de haut savoir. Nos fils d'ouvriers surtout sont laissés dans des conditions lamentables. Parce qu'on refuse d'adopter, pour eux, un système analogue à celui des high schools, qu'on leur ferme l'entrée des universités et des maisons de spécialisation technique, qu'on leur refuse la langue anglaise, conditions essentielles du gain-pain, qu'on les plonge dans l'abstrait sans tenir compte des matières pratiques et qu'on les prépare pour l'autre monde avant de les armer pour la vie présente, celle où il faut manger, boire, s'habiller et se loger — toutes choses qui coûtent de l'argent — ils ne peuvent être rien, à la sortie de leurs études, que des manœuvres et les serviteurs des serviteurs.

Je suis un ouvrier, père de deux enfants dont l'un est diplômé de l'école du Plateau et qui a dû embrasser une carrière manuelle; employé au C.N.R. Mon cas est semblable à celui de beaucoup.

Inutiles à ma carrière de travailleur manuel, mes années d'école ont pesé sur moi et m'ont empêché de prendre à l'usine le rang auquel j'aurais pu prétendre; j'avais appris les vertus d'humilité, de soumission, de respect des supérieurs, du mépris des richesses. J'ai refait mon éducation, mais cela a été long et j'ai maintenant quarante ans. J'ai acquis de l'indépendance d'esprit. Aussi je ne comprends pas que vous vous opposiez à la campagne du JOUR en faveur d'une réforme de notre enseignement élémentaire, secondaire et universitaire. Votre journal devrait être le dernier à s'opposer à notre avancement éducationnel, facteur indispensable de notre relèvement économique et de notre indépendance politique.

Un ouvrier réformiste

Nous espérons que d'autres lettres de ce genre nous parviennent régulièrement. Les travailleurs manuels ont intérêt à se faire entendre. D'autres, qui n'ont rien à désirer et dont les parents avaient assez d'argent pour les instruire, se contenteront de trembler, enfermés dans un silence lâche et hermétique. Mais les ouvriers, eux, n'ont rien à perdre. Qu'ils en profitent pour parler: nous partagerons allégrement leur risque.

Paul RIVERIN

POT POURRI

par Marcel-H. Estienne

Depuis plusieurs semaines déjà, quelques-unes des îles Aléoutiennes sont occupées par les Japonais. On nous a expliqué que la température était peu favorable et ne permettait guère aux Alliés d'aller en chasser les occupants. Cette même température avait permis aux Japonais d'occuper les îles.

Petit à petit, lentement mais sûrement la machine militaire allemande force les portes du Caucase. Le Proche Orient et l'Inde menacés, la Russie définitivement isolée, l'Allemagne largement pourvue de blé et de pétrole, tels seront les premiers résultats de l'avance allemande. Stalingrad pris, il restera aux Russes le seul centre industriel de Magnitogorsk — nous parlons d'un centre d'importance.

L'Allemagne, avec la prise de Stalingrad accroîtra encore sa production. Elle sera ainsi — y a-t-on réfléchi? — en possession de tous les centres importants de l'industrie de guerre de l'Europe continentale.

Et non seulement elle accroîtra cette production dans la proportion même ou celle de la Russie sera diminuée, mais encore elle aura fermé à la Russie la principale voie par où passe le ravitaillement destiné à ce pays, celle du golfe Persique.

C'est le 16 janvier 1929 que fut décidée la création du centre de Magnitogorsk, adossé à l'Oural, décision prise par le Gouvernement soviétique. Le 10 mars de la même année vit le commencement des travaux d'aménagement et le 1er février 1932 le premier haut-fourneau s'ouvrait à la coulée.

Les monts Magnitaya, d'où Magnitogorsk tire son nom, sont riches en fer, encore fallait-il approvisionner les hauts-fourneaux en charbon. Le gouvernement soviétique y pourvut en reliant le bassin minier de Kuznetsk, extrêmement riche, sis dans l'ouest sibérien, au centre de Magnitogorsk. Distance: 1250 milles.

Statistique: 1914-1918 — Extraction moyenne annuelle du minerai de fer des monts Magnitaya: 50,000 tonnes.

1935-1940 — Extraction moyenne annuelle du minerai de fer des monts Magnitaya: 6,500,000 tonnes.

Constatacion (de certains confrères): Les Soviets ne sont bons à rien.

Magnitogorsk fournit 18% du minerai de fer extrait de Russie. Si les Allemands réussissent dans leurs plans, ils auront en mains à peu près le reste, sans compter la moitié des terres ensemençées de Russie, sans compter le pétrole, le manganèse, le cuivre, et tout et tout... de quoi faire durer la guerre jusqu'au Jugement Dernier.

Tout cela, les Alliés le savent, et si, le sachant, ils ne bougent pas, c'est qu'il y a à cela des raisons. Lesquelles?

Doit-on répondre: Ils ne le veulent pas ou Ils ne le peuvent pas?

Les journaux ont, à ce propos, donné bien des opinions: à leur lecture de se former la sienne. On lui en a tant raconté qu'il aura du mal.

Reconnaitra, reconnaitra pas: les opinions les plus diverses se font jour au sujet des communistes. L'embarras des journaux canadiens de langue française est grand, aussi publient-ils des appels fort divergents. Tout le monde donne son opinion — même la Ligue des Propriétaires, — ou, — dont on ne voit pas très bien le rôle en cette affaire! A moins qu'ils ne craignent de voir leurs propriétés "collectivisées".

Argument majeur: pas de confusion entre les Russes et le communisme, donc entre la Russie et les communistes. Ce sont les Russes qui se battent, non les communistes. Mais samedi dernier, dans le plus grand quotidien français d'Amérique, sous la signature d'une haute autorité, on lisait: "On est heureux, aujourd'hui, que ce communisme, aux antipodes de nos idéaux, sauve l'humanité."

S'il sauve l'humanité, ce communisme, peut être n'est-il pas si terrible que cela. Disons-le, timidement.

La Ligue pour la Défaite du Canada a fait du chemin. Cette expression est en voie de passer dans la langue et on la retrouve jusqu'à Vancouver, dans des journaux de langue anglaise! "Le Jour" revendique expressément la paternité de cette expression, mais la livre au domaine public.

Ceci afin d'éviter qu'un autre quidam s'empare du brevet.

A propos de cette Ligue et puisqu'elle tient à revendiquer son importance, notons qu'elle a ouvert une souscription en faveur d'un de ses membres influents, député du Québec, actuellement en instance de jugement et que le total de cette souscription atteint péniblement, après une bonne quinzaine, quelques centaines de dollars. Et il y a des gens qui viendront vous dire que le Canadien français manque de jugeote!

A propos de communisme — revenons à nos moutons — un commentateur québécois écrit qu'il faut maintenir l'interdit, quel est le vœu de l'opinion publique. Dans un autre article, il écrit que l'ouverture du second front n'est pas une affaire qui regarde l'opinion publique, mais bien les autorités militaires et politiques.

Bernard Shaw déclare que le parlementarisme anglais est la plus mauvaise forme de démocratie et il recommande la soviétisation du pays. Un humoriste peut parfois avoir des idées sérieuses.

Un autre humoriste, moins notoire, mais plus comique me traite de "vague folliculaire" et dans son hebdomadaire spécialisé, afin de démontrer que lui, il est un "grand journaliste", cite un vers de Racine et écrit froidement: "Comme les temps sont changés...!"

En effet, mon cher, diablement changés. Au temps de Racine les hémistiches comportaient six pieds, de notre temps on en rajoute. Il est vrai qu'il ne manque pas de pieds dans votre administration! Autant les utiliser.

A propos de pied, sait-on ce qu'est un "pied de veau"? C'est un monsieur qui sollicite basement un tiers, et moyennant rémunération, prend la défense de ce tiers de manière servile.

Un chansonnier français du 18e siècle, Charles PANARD, écrivait: "Vous qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être Force à solliciter, je plains votre malheur. Faire le pied de grue en attendant [Monsieur]. Faire le pied de veau dès qu'on le voit [paraître]."

Et puis avec un pied de nez, S'en retourner tout consterné Client, à cette image on peut vous recon-naître. Dédié à qui de droit.

Puisque je lave mon linge sale, je note qu'un journaliste, un vrai, reconnaît s'être trompé et m'avoir faussement attribué un texte. Il s'agit de l'Action Catholique et de M. L.-P. Roy. Merci pour cet effort de loyauté.

A quoi, à quel attribuer la difficile situation dans laquelle se débattent les Alliés? Voici l'avis d'un expert, d'un très grand expert. Il s'agit d'un officier général que son haut grade confine à l'anonymat: "L'organisation de l'armée anglaise est basée sur un système "en profondeur". Autrement dit, les services administratifs requièrent un nombre élevé d'hommes, à peu près trois pour un combattant. De ce fait, le nombre de combattants effectifs est relativement réduit par rapport au nombre d'hommes mobilisés; ils en résulte une complication évidente dans les relations des unités combattantes par rapport aux unités administratives, — une certaine lourdeur.

"La machine de guerre allemande a réduit au minimum son administration pourtant parfaite; donc, pour un même nombre d'hommes donné, les Allemands mettront en ligne davantage de combattants que les Anglais (sans doute le double) et les unités ainsi constituées seront plus mobiles."

C'est une explication. Les Japonais gagnent du terrain vers l'Australie proprement dite. Ils sont en Nouvelle-Guinée, à cent milles de Port-Moresby. On lit dans la presse du Canada (à ce propos) que tout va bien. Pourquoi? Parce que les Japonais se trouvent ainsi à portée des bases d'où partiront les Australiens pour procéder à leur annihilation!!!

Il reste donc à souhaiter que les Allemands parviennent au Labrador ou à Terre-Neuve. Ils se trouveront là à portée des bases d'où les Canadiens procéderont à leur annihilation.

Il s'agit de savoir si les huit espions débarqués aux Etats-Unis seront jugés, et par qui! La situation est assez embrouillottée. On a bien trouvé des preuves évidentes de leurs activités: explosifs, documents, et même aveux, mais il n'est pas qu'en France que vit le juge Brid'oisson. Supposons que huit espions américains débarquent clandestinement aux environs de Hambourg, et soient pris par la Gestapo?

Que le lecteur conclue. La Société du Bon Parler français, de Montréal, a souscrit cinq dollars versés à la Ligue pour la défaite du Canada pour l'érection d'un monument à la gloire de M. René Chalout.

On ignorait que la Société du Bon Parler français fut une association politique, tout au moins à lire ce qu'elle écrit, par exemple, parlant du surintendant de l'Instruction publique qu'il "a donné une philosophie pénétrante de nos problèmes nationaux et le pouvoir de suggérer, en haut lieu, une formule dynamique intégrant, dans l'éducation, les légitimes nécessités du progrès...!!!"

Oui, il s'agit bien de la Société du Bon Parler français, de Montréal.

Pour cinq dollars, vous pouvez acheter: 1) — une grammaire Larive et Fleury 2) — le manuel du "Parfait Secrétaire" 3) — l'ouvrage "Comment écrire le français".

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots, pour le dire, arrivent aisément. (Boileau — L'Art poétique)

Publicité pour Gin Melchers. Logo avec un verre de gin et le slogan "Entre FAVORI NATIONAL".

L'Unité canadienne

Causerie prononcée par le CAPITAINE CECILE E. BOUCHARD St-Hyacinthe, Qué.

à C.B.M., Montréal, le 28 juillet 1942, à 4 h. 30 P.M. et transmise par le Réseau de Diffusion National.

Il y a soixante-quinze ans, nos grands-pères se réunissent à Québec et jetaient les fondements d'une grande nation. Nous sommes de très jeunes petits-enfants et la crise à laquelle nous devons maintenant faire face comporte la plus grande responsabilité que ce pays ait jamais connue. Nous comprenons la signification des mots que prononçait à cette époque Thomas d'Arby McGeer; leur vérité se fait jour aujourd'hui. "Si nous restons divisés notre perte est certaine; mais unis nous-nous et nous serons comme le rocher qui inébranlable, rejette au loin les vagues qui viennent se heurter contre lui par la force de la tempête." — Jamais depuis la Confédération avons-nous été dans un plus grand besoin d'unité et de fraternité. Si nous voulons survivre, il nous faut mettre de côté tout intérêt personnel, tout préjugé de races et de religions.

Nous sommes un grand peuple parlant deux langues différentes. Nous avons la bonne fortune de posséder deux des plus belles cultures du monde. Ces éléments réunis, nous devenons l'une des plus puissantes nations de l'univers. A nous d'avoir l'esprit suffisamment ouvert pour comprendre cet avantage. Essayons de nous mieux connaître les uns les autres en faisant des concessions et accordons-nous à devenir bons amis. Theodore Parker a dit quelque part: "Le mot démocratie ne signifie pas, je suis aussi bon que vous l'êtes, mais vous êtes aussi bon que je le suis." Nous essayons aujourd'hui de sauver la démocratie de la confusion. Nous avons appris que même avec ses maux, la démocratie vaut encore mieux que l'esclavage et la despotisme, qu'on l'appelle Nazisme ou Fascisme. C'est la raison pour laquelle nos soldats sont en trêve dans l'armée et sont dispersés à travers le monde. Ne trompons pas leur attente. Le patriotisme se fait jour lorsque le danger menace l'existence et l'indépendance de notre pays natal. Pour la première fois nous sentons notre propre responsabilité, l'en-

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

Par TITLIT

Grille de mots croisés avec numéros 1 à 15 et cases vides pour les lettres.

- HORIZONTALEMENT: 1.—La première étape — Mal de chien. 2.—Chrétien grec reconnaissant la suprématie du pape — Petites galères légères. 3.—Le démon du Midi — Combattre un vaisseau bord à bord. 4.—Conjonction copulative — Figure de construction consistant dans l'emploi d'un temps pour un autre — Garçon d'écurie de cour. 5.—Ville de Belgique, chef-lieu du Hainaut — Dont la taille est de beaucoup inférieure à la taille moyenne — Conduisit, guida. 6.—Exclé — Dialecte provençal — Adj. poss. — Fleuve côtier de France — Pronom personnel (2e pers. sing.). 7.—Construction que font les oiseaux — S'amuser à des riens — Pièce de bois de la charue. 8.—Commune de l'Ardeche — Débarassant certaines graines de leurs enveloppes extérieures. 9.—Causer la mort — Conjonction négative — Troisième jour de la semaine. 10.—Chef-lieu de canton (Drôme) — Père de Jason — Fleuve de la Grèce. 11.—Île de l'Atlantique — Façon orientale de dire les Grâces — Homme d'extraction obscure; soldat héros. 12.—Couvert d'émeri — Groupe des corps reproducteurs, chez les fougères — En les. 13.—Ancien entête — Colère. 14.—Crustacé répandu dans les mers chaudes — Gros poisson pélagique — Liquide qui devient visqueux quand il est dépollu; poème en vers. 15.—Grèce — Musique de chambre. VERTICALEMENT: 1.—La concentration de l'erreur judiciaire — Suspension d'éclairage. 2.—Les voies intérieures, trait de charpente — Un prêt pour un rendu. 3.—Action de rire — Tenu d'académie — Tronc d'arbre. 4.—Ascendants et descendants de familles, de peuples — Parcours des yeux — Fils de ses oeuvres. 5.—Villes d'Angleterre — Bucking-ham — Pronom indéfini — Retire les trèpes de. 6.—Patron qui tient ouverte une maison close; chef de clique — Rampeau jeune et flexible. 7.—Article simple (fém.) — Position latine (de, par) — Manière d'être. 8.—Reactions égal — Agent politique de Louis XV. 9.—Servations avec un raban — Confère. 10.—Dis cours à ajouté un peu de galet dans les cérémonies funèbres; la mère la charnière — En les — Nouvelles — Article espagnol. 11.—Colère — Cinquième fils de Sem — Couleur formée d'une fusion de blanc et de noir. 12.—Romanier suisse, né à Nyon — Adjectif possessif — Faire connaître par un récit. 13.—Singe — araignée — Pétits sillons parallèles — Côtelette par-mière. 14.—Qui gère — Quantité déterminée d'un médicament — Préface privée. 15.—En les — Titre nominatif exotérique de la taxe de transmission — Existente.

SOLUTION DU PROBLEME No 232 Paru dans le JOUR, 25 juillet 1942

Tableau de la solution du problème de mots croisés No 232.

GAGNANT DU CONCOURS DE LA SEMAINE DERNIERE: M. J.-Fred Binet, St-Gabriel de Brandon, P.Q.

Publicité pour Canada Steamship Lines. Titre: "VOULEZ-VOUS MÈNAGER VOS PNEUS?". Contenu: "FAITES UN VOYAGE EN BATEAU au SAGUENAY". Description: "Voilà la solution au programme des vacances, cet été. Épargnez pneus et coupons de gazoline tout en visitant les régions les plus pittoresques de ce continent. Faites cette incomparable croisière sur le fleuve St-Laurent historique et sur le Saguenay aux rives escarpées. 2 journées et 3 nuits sur le bateau. Départ de Montréal chaque jour, à 7 h. 45. Le prix du billet comprend cabine extérieure, couchette et repas. \$38.00".

Le JOUR, dans son prochain numéro, commencera la publication d'un document français sensationnel J'AI FAIM